

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE: R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT:

Un an - - - - \$2.00
Six mois - - - - 1.00
Strictement payable d'avance

REDACTION:

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER:

Un an - - - - Quinze francs
Six mois - - - - Sept francs
Strictement payable d'avance

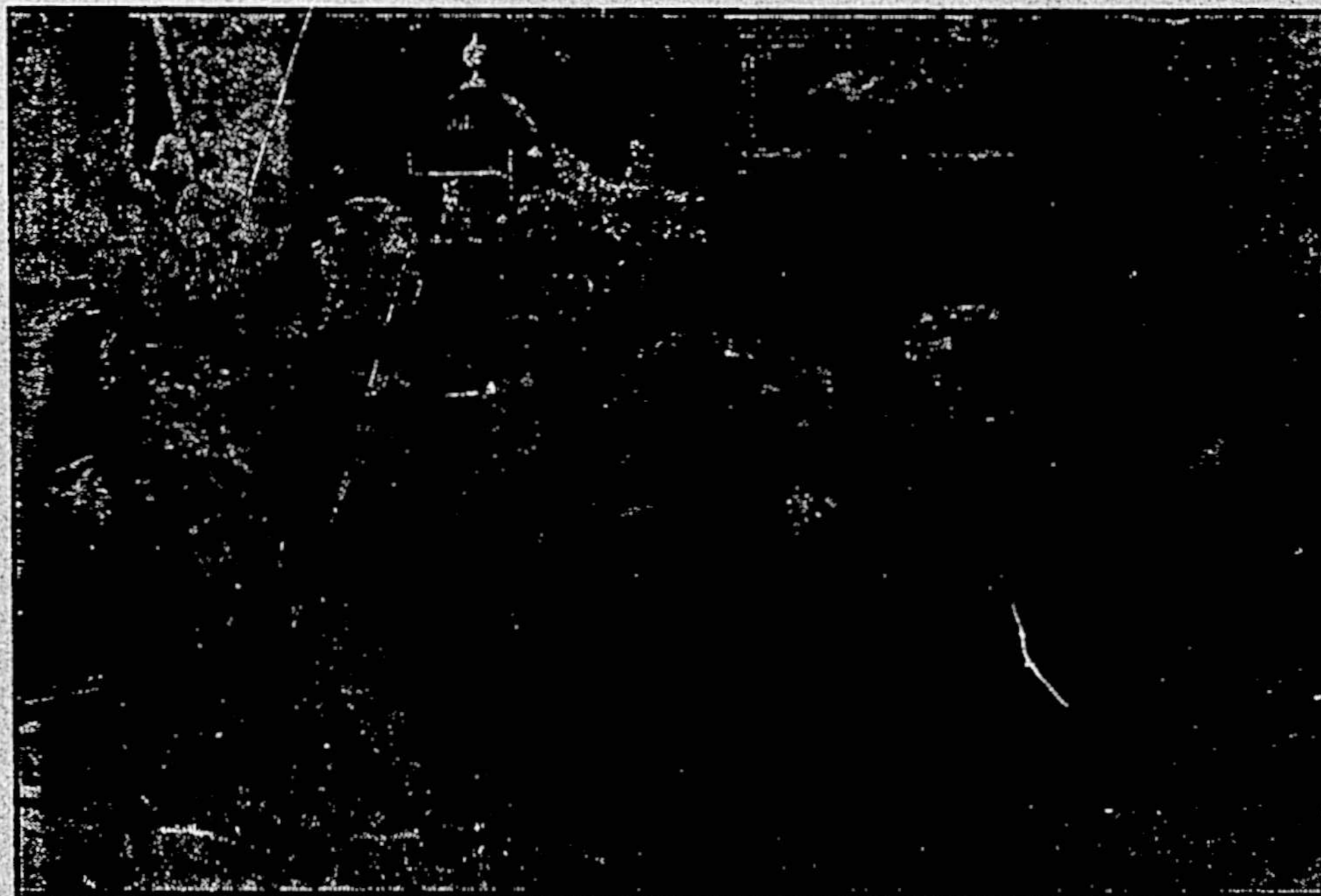
CHAMBRE 44

20 rue Saint-Jacques,
MONTREAL

ADMINISTRATEURS

VALIQUETTE & DUBE

Tel. Bell Main 3795



SOMMAIRE:

Le Miroir de la Mort (poésie).....
Maurice Duval

En Avant, (poésie).....Jean D'Agrève

A qui la faute?.....Françoise

Une causerie sur l'Idéal, par Madeleine

Echos du Concours... ..La Direction

Le Coin des lectrices... Cousine Divonne

Loin du Bal Un Invité

La bonne et mauvaise humeur,
Louisa Vessot-King

La Sœur, (poésie inédite),
Louis Fréchette

Recettes faciles.

Conseils utiles.

Les Cervelines, (feuilleton),
Yvette Yver



UNE... MERVEILLEUSE — DECOUVERTE

— LISEZ CECI : —

C'est dans votre intérêt : Pour cette raison, une dame après plusieurs années d'étude et d'expérience, réussit à découvrir un remède infallible contre les maladies de rognons et de la vessie, et facilite la digestion, et la surnommé

“LA JOIE DU PEUPLE”

La recommandation et les témoignages ci-dessous vous donnent une preuve incontestable de sa valeur.

Je certifie que le remède appelé “La joie du peuple”, que “Madame Séguin” m'a vendu pour la maladie du “Foie” et des “Rognons” dont je souffrais depuis longtemps, m'a tout à fait rendu à la santé. Après avoir essayé des remèdes de plusieurs médecins sans aucun résultat c'est sur le conseil de plusieurs personnes que j'ai essayé le remède de Madame Séguin qui m'a rendu à la santé.

Mme Veuve ONESIME COMTOIS,
St-Bruno, Québec.

Montréal, 10 avril, 1908.

Je certifie que les remèdes de Mme Séguin m'ont complètement guéri d'une maladie des rognons dont je souffrais depuis des années et que plusieurs médecins m'avaient déclaré inguérissable. Je peux dire avec reconnaissance que les remèdes de Mme Séguin m'ont guéri de cette maladie de rognons et de vessie. Après quoi j'ai signé,

ALFRED BOUCHARD,
604 rue Cuvilliers, Montréal.

Cette merveilleuse découverte ne s'applique pas seulement aux maladies des rognons et de la vessie mais aussi à toutes les maladies particulières au sexe féminin. C'est pourquoi, MADAME VICTORIA SEGUIN invite tout spécialement les Dames et Demoiselles qui seraient atteintes d'aucune maladie particulière à leur sexe de vouloir bien aller la consulter dans leur propre intérêt. Ces consultations sont absolument gratuites et ne peuvent que vous être profitables.

En vente dans toutes les Pharmacies et Magasins Généraux.

CONSULTATIONS GRATUITES

Heure du Bureau :

de 8 à 10 a. m. — de 7 à 10 p. m.

DÉPOT PRINCIPAL :
412 Rue Cuvillier, près Ontario,
HOCHELAGA.

Mme V. SEGUIN.



CHAMBRE DU
RECORDER DE LA CITÉ DE MONTRÉAL,

Montréal, 30 Avril 1897

*D'après les informations
prises à bonne source je n'hésite
pas à recommander M^{me}
Victoria Séguin comme digne
de toute confiance. Ses
conseils sont considérés
comme efficaces pour ce
genre de maladies.*

*Alfred Bouchard
Recorder de la Cité de
Montréal*

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :

Un an - - - - \$2.00

Six mois - - - - 1.00

Strictement payable d'avance

REDACTION :

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal

TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - - Quinze francs

Six mois - - - - Sept francs

Strictement payable d'avance

CHAMBRE 44

**20 rue Saint-Jacques,
MONTREAL.**

ADMINISTRATEURS

VALIQUETTE & DUBE

Tel. Bell Main 3795

LE MIROIR DE LA MORTE

Oh! n'enlevez pas la poussière
Qui ternit ce miroir si vieux !
Il vit cloîtré : ce voile austère
Le cache au regard curieux.

Respectez son deuil, je vous prie,
Respectez sa grande douleur ;
Un miroir, c'est toute une vie !
C'est le vrai confident d'un cœur !

S'il pouvait parler, cet ascète,
Savez-vous ce qu'il vous dirait ?
Qu'il fut aimé d'une coquette
Dont, seul, il connut tout l'attrait.

Seule, une buée, une haleine
Y vint mourir, suprême espoir !...
Maintenant vous savez sa peine :
Ne troublez pas le vieux miroir !

Maurice Duval.

Et les plus intimes pensées,
Et l'abandon le plus charmant !
Et jusqu'aux larmes insensées
Qu'on cache, même à son amant !

Ce cimetière des sourires
En a contenu des milliers !
Où sont ces caressants zéphires,
Ces feux follets, ces oubliés ?

Hélas ! — une religieuse,
Un soir, vint le mettre, en priant,
Sur la bouche délicieuse
Qui lui riait en s'éveillant !

EN AVANT

*S'il faut au vieux monde de gloire,
Opposer notre jeune essor,
Et près du soleil de l'histoire,
Enchâsser notre étoile d'or ;
S'il faut affronter la tempête,
Pour porter fièrement la tête,
Et dissiper enfin la nuit...
Imposons-nous, luttons sans crainte,
Et rappelant l'Art qui s'enfuit
Laissons-nous prendre à son étreinte.*

*S'il faut lutter pour rester, "France",
Pour parler clair et chanter doux...
S'il faut au siècle qui s'avance
Préparer le chemin chez-nous...
Que tous les bras tendus s'étreignent
Que les haines enfin s'éteignent,
Et puis, Français du Canada,
Dans la lutte qu'on livre aux vôtres,
Chargeons gaiement, peuple soldat,
Et les victoires seront nôtres !*

JEAN D'AGREVE.



A qui la faute ?

Que la loi est parfois inique et cruelle et combien je plains les magistrats obligés de l'appliquer!

Les faits divers n'ont pas le don, je dois l'avouer, d'attirer beaucoup mon attention. Mais l'autre jour, par hasard, mes yeux sont tombés sur un entrefilet dans un de nos grands quotidiens, et j'ai lu qu'une mère avait été condamnée à la prison et à payer une forte amende pour ne pas avoir dénoncé sa fille devant les tribunaux. Ainsi le veut la justice humaine.

Cette fille venait d'accoucher d'un enfant. Dans l'égarement de sa douleur, affolée des conséquences d'une faute si durement punie, si chèrement expiée dans notre société, la malheureuse fille-mère oubliant tous ses devoirs envers son enfant, le fit mourir.

Il a été clairement démontré et prouvé que la femme La Palme n'a pas été complice dans cet infanticide, mais elle n'a pu ignorer la participation de sa malheureuse fille à ce crime. Elle n'alla pas la livrer à la justice, et, voilà pourquoi, on l'a punie.

De par le Dieu bon, comment peut-on exiger qu'une mère aille dénoncer son enfant ? Le fait serait si brutal, si révoltant, qu'il glacerait d'horreur le juge même qui l'entendrait. Pauvre mère n'était-elle déjà pas assez désolée par la faute de sa fille, sans exiger cette trahison de toute sa chair et de tout son sang !

Ce qu'il aurait fallu rechercher et punir, c'est le lâche, le séducteur, le père de l'innocente victime. C'est lui, le coupable, sur la tête duquel retombe le crime. Voilà celui que la justice, — celle qui n'est pas encore, hélas ! écrite en nos codes, — aurait dû punir.

La recherche de la paternité, les femmes françaises par leurs démarches, leurs sollicitations répétées, sont à la veille de l'obtenir, si ce n'est déjà fait.

Si la fille-mère de Saint-Liboire avait pu faire partager au père de son enfant, la responsabilité, les soucis de la maternité, elle n'aurait pas

souillé ses mains du sang de son enfant.

Mais en attendant que cette grande revendication féminine s'accomplisse, je m'apitoie sur la pauvre femme, qui vient d'expier par la prison et par l'amende la monstruosité

grande, de ne s'être pas faite la délatrice de son enfant.

Je m'apitoie sur elle, dis-je, mais je ne la plains pas, Que la mère qui n'aurait pas agi comme elle a fait, vienne me persuader que j'ai tort.

FRANÇOISE.

Une causerie sur l'Idéal

PAR "MADELEINE"

Voilà un très beau mot que les enfants ignorent et qui est, cependant le nom propre de tout ce qui enchante l'imagination. Ne faut-il pas leur apprendre, ce nom magique — douceur ou désespoir des gens d'âge mûr ? Les élèves de Mlle Beaupré en ont écouté avec plaisir. L'autre jour, la grave et délicieuse explication que voici, des lèvres d'une généreuse amie, "Madeleine", — Mme Huguenin. Nos lectrices, apprécieront l'avantage de trouver, ci-après, cette charmante pièce littéraire, que nous appellerions aussi "philosophique", si nous ne craignons d'effaroucher la modestie de l'auteur.

Mesdemoiselles,

Trouver le sujet qui plairait à vos intelligences et à vos cœurs m'inquiétait fort : lorsque la petite lettre d'une humble amie vint m'éclairer.

Cette correspondante endure depuis quatre ans d'indicibles souffrances. Son pauvre corps n'est plus qu'une plaie hideuse : "Les religieuses, m'écrivit-elle, disent que mes plaies sont horribles, et que Jésus doit bien m'aimer pour me soumettre à un tel martyre". Ah ! Madeleine, que serais-je devenue prise par le mal atroce, en pleine jeunesse, à l'heure où les autres jeunes filles rêvent de se créer un foyer, que serais-je devenue si je n'avais eu la foi... et si mon cœur n'avait renfermé un peu d'idéal !"

Mon sujet était trouvé, Mesdemoi-

selles, je devais vous parler de cette poussière d'or qui tombe des Cieux sur les pauvres cœurs meurtris, de cet irréel qu'aucun mot ne définit, qu'aucune philosophie ne fixe, de cet idéal qui est l'essence même de la poésie puisqu'il provoque les émotions, et nous permet de comprendre et d'apprécier la Beauté et la Bonté dans toutes leurs manifestations. C'est votre besoin d'idéal, Mesdemoiselles, qui vous fera pleurer à la lecture d'une page puissamment écrite, à l'audition d'une pièce musicale répondant à des sentiments qui sont en vous, encore incompris, et qui se réveillent soudain lorsque les voix se font entendre... L'idéal, je veux bien vous le faire comprendre, n'est pas cette tendance au romanesque, au sentimental que certaines personnes prisent fort, la croyant l'expression d'une nature supérieure, aspirant à s'élever jusqu'aux régions les plus éthérées pour y rejoindre les idées dignes de ses préoccupations. Rien de plus désagréable, et je dirai même de plus ridicule, que l'effort de ces esprits dont l'exaltation fait peine, qui cherchent sans cesse à étonner le vulgaire par des conceptions qu'ils jugent grandioses et qui ne sont que stupides... Non ! l'idéal, Mesdemoiselles, ne réside pas dans l'extraordinaire, on le trouve dans le cœur le plus humble, et il permet quelquefois à des ignorants de s'élever à des hauteurs inaccessibles même aux êtres

cultivés. Dans ces cas-là, l'Idéal s'appelle le Génie, et on le voit aussi, nimbant de son astre d'or, le front d'un enfant qui s'appellera Victor Hugo ou Mozart.

Vous avez toutes, Mesdemoiselles, et je le vois dans les jolis yeux où rayonnent l'intelligence et la bonté, vous avez toutes votre vision d'Idéal, vision différente qui correspond à votre manière particulière de voir et de sentir, vision qui vous permet d'apprécier le Beau et le Bon, sous la forme qui vous touche le plus sensiblement. Et gardez-vous bien de croire que chez votre voisine, la matière seule parle, si vous la voyez rester insensible à la lecture qui vous bouleversera vous-même. Sa compréhension est différente de la vôtre, voilà tout, et vous seriez peut-être surprise de la voir passer de longues heures en extase devant un coin de nature dessiné par le plus grand des artistes! Et surtout, mesdemoiselles, pardonnez-moi d'insister, ne confondez pas l'Idéal, avec ce besoin de rêvasser, d'afficher des sentiments prétentieux et quelquefois grotesques, besoin auquel les jeunes esprits cèdent trop volontiers.

L'Idéal, mesdemoiselles, inspire les grands dévouements, les renoncements sublimes, il remonte les énergies, il éclaire les ténèbres où parfois les âmes se débattent dans des angoisses cruelles, dans des souffrances inexprimables. C'est l'Idéal qui fait vivre la petite amie dont je vous citais tout à l'heure l'aveu touchant, la Foi et l'Idéal, et d'ailleurs, pour toute âme chrétienne, peut-il se trouver un Idéal, sans la Foi. C'est l'Idéal mesdemoiselles, qui a soutenu le courage du poète-martyr, Albert Lozeau, dont vous connaissez l'histoire, n'est-ce pas! Alors qu'il n'avait que seize ou dix-huit ans, un mal impitoyable le coucha sur un petit lit... d'où il ne se leva que huit années plus tard. Mais de cette couche où il avait languï et souffert, il s'est relevé poète! Voilà pourquoi il ne regrettera jamais les longues années pendant lesquelles l'ankylose l'a retenu captif, puis son esprit a pris l'envol magnifique dans des vers que

vous admirez toutes, je le sais, mesdemoiselles, ces vers où le sentiment délicat et léger vous effleure d'une caresse, ces vers où réside la force surhumaine de l'artiste qui n'avait jamais cessé de sourire à son martyre. Dans une petite chambre, sans horizon, sans autre maîtres que ses livres, M. Albert Lozeau est devenu un écrivain renommé. Ah! celui-là, il avait la Foi qui sauve et l'Idéal qui éclaire et fait vivre.

Voyez en quels vers d'une clarté exquise, il raconte la joie intime, son infinie sensation de comprendre, d'éprouver :

"LE CIEL INTERIEUR"

"Mon cœur est comme un grand paradis de délices.
 "Qu'un ange au glaive d'or contre le mal défend ;
 "Et j'habite mon cœur, pareil à quelque enfant
 "Chasseur de papillons, seul, parmi les cailloux.
 "Gardé des chagrins fous et des mortels supplices;
 "En l'asile fleuri du jardin triomphant,
 "Pour me désaltérer, dans le jour étouffant,
 "J'ai ton eau, frais ruisseau du rêve bleu qui glisses!
 "Je ne sortirai plus jamais du cher enclos
 "Où, dans l'ombre paisible, au sein des lys éclos.
 "Par ses parfums secrets je respire la vie.
 "Car la nature a mis en moi l'essentiel
 "Des plaisirs que je puis goûter, et que l'envie
 "C'est en moi que je sens mon bonheur et mon ciel!"

Ces vers de M. Lozeau ont été publiés au moment même où je préparais cette modeste causerie. Il y a là, et j'en suis heureuse, un secret télépathique, que notre ancienne et profonde amitié, notre affection vraiment fraternelle, explique d'une façon charmante.

Notre littérature vit d'Idéal. Mesdemoiselles, car ce n'est certes pas l'appas du vil métal, métal rarement entrevu, qui inspire les œuvres si jolies, signées Charles Gill, Gonzalve Désaulniers, Germain Beaulieu, Hector Demers et combien d'autres! Encore et toujours l'Idéal qui soutient M. Albert Ferland dans sa noble tâche de fixer en des poésies si fines et si vibrantes nos beautés, nos harmonies canadiennes. M. Albert

Ferland est le barde de nos bois, il chante la majesté de notre fleuve, la beauté de nos si jolis arbres blancs et les feuilles lui inspirent la gracieuse pièce que voici :

"POESIE DES FEUILLES"

"Splendeur des bois de mon pays,
 "Vous toutes les feuilles que j'aime,
 "Et dont le Nord clôt le poème,
 "Lorsque sont mûrs les blonds maïs,
 "Combien nombreuses, les jours gris,
 "Dans les sentiers le vent vous sème,
 "Vous toutes les feuilles que j'aime,
 "Splendeur des bois de mon pays!
 "Vous n'êtes plus l'ogueil des chênes,
 "Des érables et des bouleaux,
 "Qui chantèrent le long des eaux
 "Et dans le clair lointain des plaines.
 "Mon âme, ô feuilles, sont vos peines.
 "Et suit vos deuils sur les côteaux,
 "Pleurant la grâce des bouleaux
 "Et le hautain regret des chênes.
 "Vous étiez la gloire de juin,
 "Le frais manteau des forêts vertes,
 "O feuilles qui tombez inertes,
 "Comme un oiseau blessé soudain,
 "Vos tons de rouille et de tanin
 "Afflient les routes désertes,
 "Manteau souillé des forêts vertes,
 "Feuilles mortes, gloire de Juin!
 "N'est-ce pas exquis?
 "Une vision d'été émane de cette
 "poésie et l'on se prend à rêver de la
 "splendeur des bois de notre pays
 "alors que les arbres blancs ont toutes
 "leurs feuilles vertes:
 "Verdissez, verdissez tous les bois de la
 "terre."

M. Ferland, comme tous nos poètes, est profondément patriote, et vous m'en voudriez certainement de passer sous silence, les vers dans lesquels il a si heureusement chanté la patrie:

"PATRIE"

"Aux Canadiennes"

"Canada! Canada! terre immense et féconde,
 "Nouvelle Gaule assise au nord du Nouveau Monde,
 "Héroïque pays d'espérance et d'honneur,
 "Sol vierge, caps géants, Mille-Iles, flots limpides,
 "Généreuse nature, altières Laurentides,
 "Où l'érable sans fin déroule sa splendeur!
 "Canada! Canada! toi que le ciel protège,
 "Toi qui, sous ton manteau de verdure ou de neige,
 "Dans l'ombre de tes bois verdoyants ou d'admiration
 "Gloire à toi! nous t'aimons et t'admirons et t'admirons
 "Es pour le Canadien le plus beau des pays!
 "Du sommet de tes monts et du sein de tes
 "eaux sereines,
 "Sur les lacs de ton fleuve aux grandes
 "joints."

«Gloire à toi, Saint-Laurent dont je ne saurais dire,
 «La beauté sans amour, ni le nom sans fierté!
 «Qu'à jamais, fleuve aimé, tes rives nous soient chères,
 «Et rappellent toujours que le sang de nos pères
 «S'épancha pour ta gloire et pour ta liberté!

Je voudrais vous dire les noms de tous ceux qui chez nous, se sont fait semeurs d'idéal, poètes, prosateurs, peintres, musiciens, sans rien attendre de la gloire et de la fortune, mais la liste en serait vraiment trop longue. Cependant il est une femme dont vous n'ignorez pas l'admirable talent, une femme à l'âme forte et pure, qui, perdue dans l'isolement d'une campagne éloignée, a écrit des romans d'héroïsme, d'amour et de douleur, romans étonnamment vécus, et cette femme, que nous appelons Laure Conan, je n'ai pas le droit, Mesdemoiselles, de parler d'idéal et de talent, sans lui adresser un tout particulier hommage. Vous ne pouvez pas savoir la tristesse de certaines solitudes, lorsque la neige descendant des hautes montagnes, envahit les vallées, isole presque complètement du reste du monde, certaines contrées. C'est dans un de ces coins auquel nul ne songe l'hiver, que vit la parfaite artiste qui est Laure Conan. Celle-là, je vous l'affirme, comprend la poésie des choses, et sa communion constante avec les beautés sauvages et rudes de la nature, lui a fait une âme fière, infrangible, une âme qui ne peut rien comprendre aux bassesses et aux injustices, une âme surhumaine par la noblesse; humaine, oui, tendrement humaine, par la pitié. Les héroïnes de Laure Conan sont grandes, inaccessibles, pures, elles n'ont rien des faibles et des lâches, elles vibrent de vaillance, d'héroïsme même, et elles savent se sacrifier à l'Idéal. Et pour créer des êtres si nobles et si généreux, il faut à Laure Conan, un "ciel intérieur" où l'oiseau bleu chante toujours.

Mesdemoiselles, vous avez tout près de vous le plus joli exemple de ce que l'idéal peut accomplir... Le désir de former des âmes au beau et au bien, a incité une de nos femmes de

lettres, les plus distinguées, à quitter la carrière où pour elle, ne fleurissaient que des roses, afin de venir vers votre jeunesse et votre candeur qui l'attiraient invinciblement... Et voilà, Mesdemoiselles, que votre éducation se fait sous la direction d'une femme dont l'esprit et le cœur sont vraiment supérieurs, et cette heureuse fortune vous est venue grâce au doux rayon d'or et d'azur qui a orienté Hélène Dumont vers la voie... du sacrifice. Pardonnez-moi de prononcer ce mot qui vous choquera peut-être, si vous n'avez jamais réfléchi aux fatigues et aux tristesses de la tâche que votre directrice a librement assumée, mot dont vous reconnaîtrez bien la justesse, mes charmantes petites amies, lorsque vous aurez compris qu'Hélène Dumont s'est détournée d'une œuvre que son talent lui rendait chère, pour venir simplement à vous, vous donner la plus forte, la plus jolie leçon d'idéal.

.....Où que la vie vous pousse, Mesdemoiselles, au haut ou au bas de l'échelle, parmi les privilégiés ou les malheureux, chez les riches ou chez les pauvres, — sait-on jamais ce que l'avenir nous garde: douceurs ou cruautés? Quel que soit votre demain, amies jeunes et charmantes, lumineux ou triste, vous n'y serez jamais isolées ou désespérantes, si vous gardez toujours allumé en votre âme, ce flambeau qui éclaire le monde de foi et d'espoir, et que l'on appellera toujours, sans autrement le définir: l'Idéal. Et qu'importe une définition quand on emporte en soi, le secret d'être heureux d'un chant d'oiseau, d'un parfum de fleur.

Un bambin de six ans, que l'on envoie pour la première fois à l'école, raconte ses impressions à sa mère:

—Je ne crois pas, maman, que ma maîtresse soit très instruite.

—Et pourquoi ça, mon chéri?

—Parce qu'elle demande toujours quelque chose: elle m'a demandé hier où se trouve le Saint-Laurent!

La beauté est une lettre de recommandation dont le crédit n'a pas de durée.—Ninon de Lenelos.

Echos du concours

Nous avons reçu beaucoup de félicitations sur le grand succès qui a couronné notre concours littéraire et historique. Les nouvelles publiées dans un numéro spécial ont été fort admirées, et nous devons dire qu'elles méritaient tous les éloges les plus flatteurs comme tous les encouragements.

Ainsi que nous l'avions déjà annoncé, une amie du journal a offert un cinquième prix à une concurrente non-primée. Son choix s'est fixé sur Christian Beaufort, auteur de: "Extrait du journal adressé par Guillemette Hébert, de Québec, à sa cousine, Louise Rollet, de Paris."

Nous sommes heureuse que cette nouvelle si gentille de ton et d'allure, si bien trouvée surtout, ait reçu une récompense. Christian Beaufort est le pseudonyme de Mlle Marie Beaulac, de Saint-David de Yamaska. Sa sœur, Mlle Victoria Beaulac, sous le nom de plume de Pierre Lafresnaye s'est vu décerner le quatrième prix par le jury. Nous engageons fortement ces deux jeunes filles à cultiver davantage et à développer le don littéraire qui semble être leur partage.

Un autre ami du "Journal de Françoise", M. Armand Hamelin de Louiseville décerne un sixième prix à "Clairmont" qui a écrit la composition, intitulée: "Hélène Boullé". En effet, le style châtié et élégant de ce collaborateur mérite plus qu'une mention.

"Clairmont" voudra donc révéler son anonymat et toucher la récompense offerte.

Nous sommes reconnaissante aux amis du "Journal de Françoise" qui ont bien voulu généreusement souscrire à nos prix, ce qui nous a permis de les faire aussi abondants et aussi généreux.

Voici les noms de ces donateurs, outre les deux autres ci-haut mentionnés: Mme E. Roy. (Iberville), le sénateur Choquette, M. H. Gervais, député, M. Auguste Richard, M. G. Deserres, M. G. Desaulniers.

L'administration du "Journal de Françoise" a parfait la somme dis-

tribuée entre les concurrents. Plus de soixante dollars ont été consacrés à ce concours.

LA DIRECTRICE.

A Madame la Directrice du
"Journal de Françoise".

Madame,

Je reçois à l'instant, un chèque de quinze dollars, prix accordé par votre générosité pour ma nouvelle à votre concours. Veuillez accepter, avec mes sincères remerciements, l'expression de mes meilleurs sentiments.

DANIELLE AUBRY.

St-David d'Yamaska, 15 fév. '09
Madame la directrice du

"Journal de Françoise",

Montréal.

Madame,

J'ai le plaisir d'accuser réception de votre chèque au montant de dix dollars pour le troisième prix du concours littéraire.

Veuillez accepter mes meilleurs remerciements et me croire,

Votre obligée,

VICTORIA BEAULAC.

Montréal, 25 février, 1909.

J'accuse réception d'un chèque de cinq dollars (\$5.00), comme prix du concours littéraire et historique du "Journal de Françoise".

Remerciements.

GABRIELLE LAMONTAGNE.

AU TEMPS D'HELENE DE CHAMPLAIN

(MENTION HONORABLE)

Le soleil baissait à l'horizon et ses rayons rouges pénétrant à travers les arbres de la forêt, illuminaient d'un dernier éclat les feuilles des érables, doraient la tête blonde d'une jeune fille — de dix-sept ans environ — très occupée à cueillir des framboises. Elle s'arrêta soudain, vaguement inquiète du silence impressionnant de la forêt, regarda autour d'elle, puis appela : "Hélène!"... Un frémissement passa dans les branches, quelques oiseaux, déjà rentrés au nid, penchèrent la tête, surpris, mais personne ne répondit à l'appel. Effrayée pour de bon, la jeune fille cria cette fois de toutes ses forces : "Hélène! Hélène!"... Et cette fois encore aucune

voix humaine ne répondit à la sienne. La jeune fille resta hésitante. Debout, au milieu des arbres géants elle apparaissait toute petite, mignonne et frêle, une enfant encore avec son visage rose, aux contours indécis, son menton à fossette, ses grands yeux bleus rieurs. Elle portait le costume des bourgeoises du XVIIe siècle : robe à rayures roses, tablier de mousseline blanche, petit bonnet de dentelle posé légèrement sur les boucles blondes qui encadraient sa figure. Les mains enfouies dans les poches de son tablier, elle attendait immobile que faire, où aller ?

— "Pourtant, murmurait-elle, Hélène ne peut pas m'avoir abandonnée et monsieur de Champlain n'a certainement pas oublié son amie Madeleine ! Ah ! voici le sentier qui conduit au fort de Québec !"

Vite, sans plus réfléchir, elle se met à courir dans le sentier. Des branches parfois barraient sa route, fouettaient son visage, s'accrochaient à ses cheveux et la forêt devenait de plus en plus épaisse et sauvage. Découragée Madeleine s'arrêta un instant. Que faire ? La nuit tomberait bientôt et elle serait toute seule dans cette forêt immense, exposée à la rencontre de quelque animal dangereux et pis encore de quelque iroquois à la chasse. A cette pensée elle frissonna, les sauvages lui inspiraient une terreur insurmontable. Arrivée depuis peu de temps à Québec, elle n'avait pu s'habituer à leurs figures sinistres, à leurs cris stridents, à leur démarche rampante. C'était le seul nuage de son séjour dans la Nouvelle-France car elle aimait tout à Québec. Cousine et amie de madame de Champlain elle habitait avec elle l'Abitation et elle jouissait de la vie pleine d'imprévu qu'elles y menaient. Quelques femmes seulement peuplaient la petite colonie mais elles venaient souvent à l'Abitation, causaient sur les nouvelles du jour, les tours des sauvages, sur les navires de France toujours attendus avec impatience, sur les nouveaux colons etc... Les mains ne restaient pas inactives ; on cousait avec ardeur car les faiseuses étaient rares à Québec en 1623 et chacun devait compter sur son habileté personnelle. Puis les visites aux malades, au village indien. En hiver les promenades en raquettes, sur le

fleuve immense, devenu une grande plaine blanche. Le soir, les longues veillées sous la lampe, écoutant Champlain et ses lieutenants rendre compte de la journée et des travaux du fort. En été, les promenades se faisaient dans la forêt.

Ce jour-là, les habitants au fort étaient venus très nombreux et Madeleine marchait en avant, cueillant des fleurs, mangeant des framboises, s'arrêtant souvent pour contempler une jolie clairière entre les arbres, un nuage aux formes bizarres courant au-dessus des cimes. Ainsi elle s'était éloignée des autres. Champlain et sa femme la croyant sans doute en avant et voilà comment elle se trouvait seule, perdue dans la forêt. Mais on l'enverrait chercher bien sûr et Madeleine, à cette pensée, reprit courage, ce n'était pas une créature nerveuse et craintive, elle était même brave à ses heures, ce qui ne l'empêcha pas de tressaillir violemment en entendant craquer une branche d'arbre car elle aperçut une forme humaine qui s'avavançait rapidement.

— "Un sauvage !" songea-t-elle. Mais son regard s'éclaircit, elle respira soulagée car l'homme qui approchait à grands pas n'était ni un iroquois, ni un algonquin. C'était un immense gaillard, à la figure bronzée sous le grand chapeau. Il portait un sac sur le dos, son mousquet au bras et sifflotait gaiement dans le chemin. Il s'arrêta brusquement en apercevant la jeune fille.

— "Par saint François, mon patron, est-ce que je rêve !" murmura-t-il tout ébahi.

Les lutins de la forêt prendraient-ils une forme féminine maintenant, ou était-ce vraiment une créature humaine qui était là devant lui.

Madeleine avait vite repris son aplomb et elle interpella l'homme tranquillement.

— Pourriez-vous me dire, monsieur, quel est le chemin le plus rapide pour aller à Québec ?

— A Québec ! mais vous lui tournez le dos en ce moment et puis vous en êtes très loin. Vous ne pourrez jamais y arriver ce soir.

— Pas ce soir ! Alors où vais-je passer la nuit ?

— Ça ! fit le jeune homme en haussant les épaules, je n'en sais rien. Pouvez-vous me dire, en revanche, si vous tombez du ciel ou si vous avez

surgi de terre.

Madeleine lui raconta alors toute son aventure puis à son tour elle demanda :

—Et vous! d'où venez-vous? qui êtes-vous?

Prenant son grand air de seigneur il répondit :

—Je me nomme Pierre, François Leclercq. Je suis né au Havre il y a 25 ans et j'habite le Canada depuis trois ans. En hiver je fais la traite des pelleteries, en été je chasse, autrement dit, je suis un coureur des bois... Cela vous suffit-il, mademoiselle?

Ce petit discours, débité avec une gravité ironique, impressionna beaucoup Madeleine qui baissa les yeux, intimidée, pendant que dans les prunelles noires de François une lueur d'amusement brillait. Il reprit encore :

—On m'avait bien dit l'an dernier que la Nouvelle-France se peuplait de plus en plus mais je ne m'attendais pas à rencontrer la fée des forêts.

Cette fois Madeleine regarda le jeune homme à travers la frange d'or de ses longs cils. Il avait joliment l'air de se moquer d'elle, mais il le faisait si poliment qu'elle n'avait nulle envie de se fâcher. Comme toutes les femmes dans l'embarras, elle changea de sujet.

—Alors, il est impossible de rentrer à Québec aujourd'hui?—Absolument impossible!

La jeune fille frissonna. Passer la nuit, dans cette forêt, seule avec un inconnu il y avait de quoi faire trembler les plus braves. Son visage s'assombrit, sa bouche d'enfant eut une moue comme pour pleurer et ses yeux bleus se ternirent légèrement.

François avait suivi sur la figure expressive de Madeleine la trace de ses réflexions et il prit en pitié la petite fille.

—Il ne faut pas vous désoler, mademoiselle. Une nuit est vite passée et demain vous retrouverez ce bon monsieur de Champlain et sa charmante femme. D'ailleurs, je vous défendrai contre tous les dangers. J'ai là un bon fusil, beaucoup de cartouches et deux bras solides à votre disposition.

Madeleine se sentit rassurée. Il n'avait pas l'air méchant son compagnon d'infortune et son sourire était

très doux sous l'épaisse moustache brune.

Le soir tombait rapidement, les étoiles étaient d'or maintenant et la forêt s'emplissait de mystère sur les branches des grands arbres. Tout en causant, Madeleine et François avançaient dans le sentier, quand arrivés à une petite clairière, François s'arrêta.

—Voilà un excellent endroit pour camper. Ici, il n'y a pas d'ombres inquiétantes, pas de branches mortes craquant à tout instant et nous pourrions même y faire du feu sans danger.

Madeleine se jeta au pied d'un arbre.

—Je suis si fatiguée murmura-t-elle et j'ai si faim.

—Vous avez faim. Alors nous allons souper.

Et il sortit de son sac un gros morceau de pain qu'il lui tendit généreusement.

—Et vous?

—Je n'ai pas faim.

—Croyez-vous que je vais souper toute seule? Il faut partager sinon je ne prendrai pas une bouchée.

Il dut s'exécuter et obéir. Était-elle gentille tout de même cette mignonne et le coureur des bois commença à trouver son aventure charmante. C'est parfois ennuyeux de vivre dans les bois de ne jamais voir un joli minois comme celui qu'il avait sous les yeux.

—Maintenant fit Madeleine en secouant les miettes de son pain, nous allons faire du feu. Ce sera amusant.

Le bois fut vite ramassé et une belle flamme claire s'éleva bientôt pendant que la fumée montait toute droite dans le ciel.

Assis tout près du feu ils causaient, racontant chacun leur vie. Lui disait son enfance heureuse chez ses parents de France, puis la ruine, la mort des siens, son départ pour le Canada où il menait une vie de nomade si différente de l'éducation raffinée qu'il avait reçue. Elle racontait son enfance d'orpheline, son amitié pour madame de Champlain sa seule parente, la vie heureuse, parfois un peu rude de Québec.

Puis le silence se fit. François regarda Madeleine. La fatigue de la journée agissait et elle s'était endor-

mie au pied de l'arbre. Doucement il étendit sur la jeune fille son grand manteau de voyageur, puis, il s'assit près du feu pour fumer.

François ne dormit guère cette nuit-là. Lui qui avait passé tant de nuits paisibles dans les bois, il craignait aujourd'hui pour l'enfant dont il avait la garde. Il rêva d'une vie heureuse dans cette Nouvelle-France qu'il aimait. Il se sentait fatigué de sa vie aventureuse. Un désir nouveau lui venait d'une petite maison bien confortable où tous les jours il retrouverait une femme confiante et gaie comme l'enfant rencontrée sur la route.

Vers huit heures, ce matin-là, dans le salon de l'Abitation, Champlain marchait à grands pas. Il semblait vivement préoccupé et tourmentait sa barbe nerveusement tout en jetant de fréquents regards vers sa femme. Assise près de la fenêtre, très pâle, les yeux humides de larmes elle regardait avec anxiété, dans la rue. Dehors, une grande agitation régnait, des groupes se formaient, chuchotant la nouvelle et les suppositions allaient leur train. Qui sait si Madeleine Hervé n'avait pas été enlevée par quelque sauvage! Le bruit de leurs paroles arrivait jusqu'aux oreilles de la jeune femme qui frissonna.

Champlain se rapprocha d'elle :

—Voyons Hélène! il ne faut pas te désoler ainsi. Notre expédition d'hier soir n'a pas réussi, c'est vrai, mais ce matin nous aurons plus de succès et nous la retrouverons ta petite Madeleine.

—C'est de ma faute aussi. J'aurais dû savoir si elle était avec les autres, en avant. Ah! si François Leclercq était ici. Il me la ramènerait sûrement. Il connaît si bien la forêt.

—Nous amènerons des sauvages et...

A ce moment des exclamations retentirent dans la rue et des voix enthousiastes crièrent : "la voici, la voici!"

Hélène et son mari sortirent vivement de l'Abitation. A travers un groupe très animé ils aperçurent Madeleine qui semblait épuisée de fatigue. A leur vue elle se dégagea des autres et vint se jeter dans les bras d'Hélène qui heureuse grondait : "Méchante! où t'es-tu donc sauvée!"

A ce moment, un homme grand et fort s'approcha d'eux et Champlain à son tour s'écria: "Comment, c'est toi François!"

—Oui fit Madeleine, c'est mon sauveur. Sans lui, je serais morte de faim, de froid, de peur et de je ne sais quoi encore.

Champlain serra la main du jeune homme et Hélène lui jeta un regard éloquent.

Les curieux s'étaient dispersés et les voyageurs rentrèrent dans l'Abitation tout en racontant leur rencontre.

Champlain les regarda tous deux et dans son esprit de colonisateur une idée subite lui vint. Qui sait si un nouveau foyer ne se fonderait pas bientôt dans la Nouvelle-France!

Dis-donc François, demanda-t-il malicieusement, quand repars-tu courir les bois?

François sourit en rencontrant le regard de Champlain.

—J'ai renoncé à la vie nomade, commandant j'ai l'intention de me fixer à Québec.

Un silence embarrassé suivit. Hélène sourit à son tour et regarda Madeleine qui rougissait en sentant tous les yeux fixés sur elle. Aussi pour mettre fin à l'émotion générale Champlain s'écria gaiement: "A demain les affaires sérieuses... et en attendant allons déjeuner!"

ENIGME.

UNE PAGE FEMININE!

(MENTION HONORABLE)

Les voyages répétés du gouverneur de Champlain, pour protéger les privilèges exclusifs accordés par le roi aux marchands de Rouen et de Saint-Malo, relatifs à la traite en Canada sont devenus une nouvelle source de dangers, pour la bonne entente dans la colonie. Le signalement de nombreux vaisseaux contrebandiers ajoutent de nouveaux ennemis à l'administration, et les absences prolongées du Sieur de Champlain sont mises à profit par les mécontents; des abus se glissent au pouvoir, et des différends naissent entre Français et Sauvages alliés.

A l'Abitation, cette situation alarme Madame de Champlain qui redouble de vigilance autour d'elle

et pour atténuer ces mouvements dangereux.

Elle est l'âme de son entourage par sa fermeté et son courage dans le danger.

Sa douceur, sa charité règnent sur le cœur de ces "enfants des bois" et cette influence ne contribue pas peu pour la colonie, à maintenir l'équilibre entre gouvernants et gouvernés.

Pas un wigwam qu'elle n'en connaisse les habitants; pas une misère qui ne l'émeuve. Les bûches ont ses caresses et ses gâteries; elle appelle les aînés à ses leçons; elle s'est faite l'éducatrice de ces enfants sauvages.

"Voilà notre force, disait-elle. Établissons d'abord le règne de Dieu dans ces cœurs, et ils apprendront à nous obéir."

Elle a pour les mères les attentions de la plus tendre amie; elle provoque leurs confidences, excuse et secourt leurs faiblesses, et les mène ainsi tout doucement au Dieu de la "robe noire".

Les chefs la vénèrent et aiment à la voir au milieu d'eux; ils l'appellent "leur bon génie" ou encore "la douce sœur blanche". Les malades surtout ont son cœur: leurs souffrances, leur dénûment lui font mal. Sa charité infatigable invente des prodiges de ressources pour les secourir.

Un jour on vint lui dire qu'une jeune huronne, "Fleur des bois", qu'elle avait convertie à la foi chrétienne, se mourait là-bas dans un wigwam de la forêt. Aussitôt elle cherche des guides pour se mettre en route, mais Monsieur de Caen lui dit qu'il est bien imprudent de pousser jusque-là, en un moment où l'on n'est pas trop sûr, si le vieux chef huron "Vieux renard" ne donnera pas suite à sa grande colère, contre les Français!

—Que s'est-il donc passé? demande Madame de Champlain.

—Une altercation entre le chef et un des nôtres, dans un comptoir de la compagnie, et le vieil indien a juré de se venger, dit-on du "visage pâle".

—La nature de cet incident, le savez-vous?

—La préférence accordée, je crois, à un tireur de "race blanche".

—Ce chef est redoutable à cause de l'influence qu'il exerce sur ses frères,

et c'est une grave imprudence de la part des nôtres de compromettre ainsi la paix en humiliant sans nécessité un fidèle allié jusqu'ici. Veuillez faire une enquête et en donner rapport au Gouverneur.

Puis, demeurée seule avec elle-même, elle songe! Que va-t-elle faire? elle connaît l'orgueil du chef; sa vengeance peut être terrible! si la colère de cet "enfant des bois" n'est désarmée de suite...

"Ah! merci, mon Dieu de l'inspiration qui me vient! Notre-Dame de la Recouvrance, soyez notre salut!"

"C'est à lui, l'offensé, à qui j'irai demander protection, pour traverser la forêt et pour me rendre auprès de "Fleur des Bois" qui m'appelle!"

Elle dit son projet à sa compagne qui ne peut comprendre en quoi cela peut surmonter la difficulté.

—Ah! dit-elle, si vous connaissiez comme moi ces pauvres enfants! C'est l'orgueil indomptable de "Vieux renard" qui est blessé! Eh bien! que moi la femme du "Grand chef blanc" aimé, j'aille à cet humilié et lui dise: "Il faut que la sœur Blanche traverse la grande forêt; elle vient rendre hommage à la bravoure et au courage du plus valeureux chef, du plus redoutable guerrier, et demande sa protection pour elle et sa compagne, pour se rendre au wigwam de la forêt."

"Voyez-vous maintenant? Nous passons au milieu de la colonie; tout le monde voit Madame de Champlain escortée du vieux chef qui lève la tête; vengé par ce choix et cette préférence rendus à sa valeur!"

—Et s'il n'acceptait pas?

—Prions! ma chère que ce malheur nous soit épargné! Je ne réponds plus de rien si nous sommes repoussés.

Elles trouvent le vieux chef dans sa hutte, lui parlent avec douceur et confiance..., tandis qu'elles tremblent! que son regard se lève sur elles haïeux et méprisant, comme elles l'ont vu chez l'indien en courroux! — Mais, Non! Madame de Champlain vient encore de justifier ce qu'elle aimait à dire à ceux qui s'étonnaient de sa puissance sur ces cœurs: "Je les crains moins! disait-elle, parce que je les aime plus!"

Elle resta toujours femme! au mi-

lieu de ce peuple barbare et fut pour eux ce qu'ils l'avaient nommée "Leur bon génie".

LIANE.

Le coin des lectrices

Une jeune fille qui aime un jeune homme qui ne l'épousera pas, peut-elle en conscience, se marier avec un autre?

Certainement. Pourquoi conserver un vase brisé, même s'il exalte encore le parfum des roses qu'il contenait? Il est bien mieux d'acheter un autre vase, de cueillir d'autres roses qui charmeront de nouveau en faisant oublier le passé. ...

Maalisle.

Non. Il me semble qu'il y aurait profanation à épouser quelqu'un quand on en aime un autre.

Sybille.

Si elle épouse un homme qu'elle estime, elle s'y attachera et l'oubli de l'autre viendra.

Sagesse.

Le mariage est la distraction la plus forte que l'on puisse offrir à un amour méconnu.

Cigarette.

Pourquoi se marier quand le cœur n'est pas de la fête? L'épreuve est dangereuse à tenter.

Sœurlette.

COUSINE DIVONNE.

Un veuf commande à un marbrier un superbe monument :

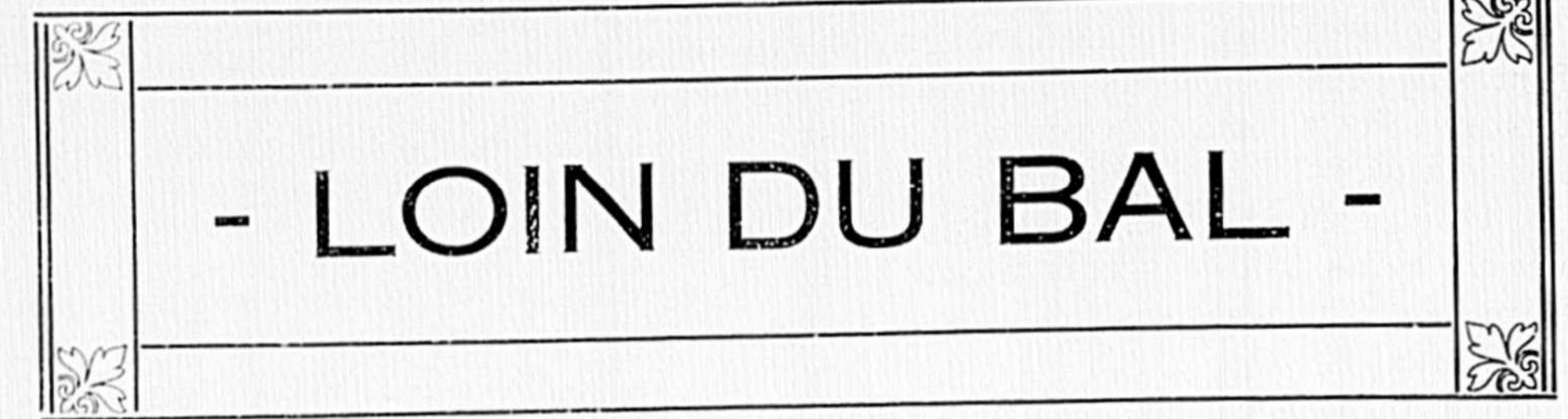
—Pour l'inscription, ajoute-t-il, vous mettrez ces mots :

"Ma femme est au ciel!"

—C'est tout?

Non. Puisque vous y tenez, ajoutez : "Et moi aussi!"

Les Montréalaises seront heureuses d'apprendre que l'Exposition de chapeaux au salon de modes Mille-Fleurs est à la veille de s'ouvrir. Tout le monde sait que pour la beauté de ses chapeaux, l'élégance des garnitures, Mille-Fleurs a su affirmer sa suprématie et justifier sa réputation hors de pair.



La jeunesse de Justinien Verrier s'écoula dans la noble méditation sur le moyen de devenir riche sans avoir beaucoup à faire.

Il voulait bien travailler, mais pas trop. Juste assez pour avoir l'air occupé et pas trop pour ne pas se fatiguer.

Aussi quand à l'âge de se marier, les amis de Justinien attirèrent son attention sur une Montréalaise accorte, dodue, dont le papa était presque millionnaire, il se mit immédiatement à la douce occupation de lui faire la cour.

Il l'épousa et je dois à la vérité de dire que Mlle Luriot fit une femme parfaite. Son seul défaut — et encore, est-il bien sûr que ce soit un défaut — était une grande ambition : Madame Verrier (née Luriot dont le père avait fait sa fortune dans le cuir) voulait être reçue dans ce qu'il est convenu d'appeler la première société, et fit tout ce qu'il fallait pour y arriver.

A vrai dire, ce n'était pas plus difficile que cela: il n'y avait qu'à jeter un peu d'argent par les fenêtres et le tour était fait.

Madame Verrier en jeta donc: elle eut son équipage, elle reçut, elle sortit, elle donna des beaux prix à ses euehres et du champagne à ses réveillons. Quelques vieilles têtes aristocrates s'obstinant encore à ne pas vouloir l'inviter à leurs raouts, elle résolut de frapper un grand coup.

Par une infinité de démarches trop longues à raconter, elle réussit à faire promettre à certain ministre influent et très en vogue de notre Parlement fédéral d'assister à une de ses réceptions. Et dès ce moment, elle prépara une soirée qui serait le joyau de la saison du carnaval.

Des invitations furent lancées. Sur toutes les cartes gravées on pouvait

lire que la fête était donnée en l'honneur de M. le ministre... La date en était fixée: le confiseur savait déjà combien de convives se régalerait de ses petits fours, le fleuriste commençait à enguirlander la maison quand, tout à coup, Aline, la fille bien-aimée des époux Verrier tomba gravement malade.

Comme Mme Verrier avait en outre de son fort appétit des grandeurs, un cœur maternel excellent, elle ne voulut pas douter que sa chère Aline ne fut rétablie pour la date du bal. Elle apaisait ainsi, en même temps, ses angoisses maternelles et ses inquiétudes de maîtresse de maison.

Cependant, les choses se gâtaient. La veille de la soirée, les médecins rassemblés autour du lit de l'enfant, avaient froncé les sourcils. Le lendemain, ils prononcèrent des mots funèbres.

Ce fut un affollement. Que faire? Remettre la fête, décommander les invités? Il était trop tard. Et puis, le ministre l'avait déclaré: la seule soirée libre qu'il eut avant le carême était celle qu'il venait d'accorder aux Verrier. Si l'on manquait cela, il s'écoulerait des mois, des années peut-être avant que pareille chance ne se présentât de nouveau.

Les échos mondains avaient déjà annoncé le bal où devait assister le personnage...

Il fallait se résigner. Il était impossible que le malheur ne patientât pas jusqu'à la fin de la soirée. Ce fut l'avis de Madame Verrier et celui de son mari. D'ailleurs, la petite allait mieux; elle avait souri tout à l'heure quand on lui avait montré son album de cartes postales.

Vers les neuf heures, les invités se présentèrent. Le succès s'annonçait certain.

Toutes les précautions étaient pri-

ses pour parer à une catastrophe imminente: une religieuse de l'Espérance veillait la petite fille, et le médecin de la famille devait être appelé à la moindre alarme...

Là-haut, dans la petite chambre blanche, Aline Verrier — face blême dans des cheveux dénoués — révélait sur un oreiller une beauté terrible: une beauté qui s'ennoblissait déjà d'éternité.

Aux premiers accords de l'orchestre elle porta vers son front une main inquiète. Cette musique était obsédante et semblait activer davantage le battement de ses tempes.

Puis elle avait peur. Car un silence se faisait en bas. Que se passait-il? Ce n'était rien. Au-dessus d'elle, jamais tant d'étoiles n'avaient lui. Elles étaient merveilleuses. Il y en avait de vertes, de rouges, de jaunes et d'autres, couleur de lune.

Mais elle avait si mal! Elle suffoquait. Des ombres méchantes — lui semblait-il — se penchaient sur son lit.

—Maman... maman...

La religieuse se courba.

—Oui, dit-elle de sa voix calme, assourdie, la voici; elle vient.

Il y eut un léger brouhaha dans le couloir. La porte s'ouvrit.

Des épaules poudrées se penchèrent sur la couche de la malade. Un parfum violent s'imposa dans la chambre.

—Maman...

—C'est moi, ma chérie. Sois sage, C'est moi.

—Non, non, maman... maman!

Un pas s'enfuit.

La petite demeura seule à nouveau dans la chambre blanche.

Alors un grand voile diapré roula sur ses paupières. Et de la poitrine au crâne, une douleur mordit. Ah! une douleur...

Un sanglot de violon monta, rampa sur le mur...

La religieuse fit le signe de la croix.

Lorsque madame Verrier rentra pour la seconde fois dans son salon, on y dansait la valse à la mode: "The Merry Widow".

Le ministre la trouva un peu pâle.

UN INVITE.

La bonne et la mauvaise humeur

Comme j'estime qu'il est préférable lorsqu'une chose a un bon et un mauvais côté de présenter d'abord le mauvais, parlons de la mauvaise humeur.

Il me semble que l'on peut définir la mauvaise humeur comme étant cet état d'esprit où l'on est mécontent de soi et partant de tout le monde. Plus subtil que l'air que nous respirons, elle s'introduit dans toutes les demeures, pénètre dans tous les cœurs. Personne n'y échappe. Hélas! que l'homme soit si faible en sa force — la femme si variable en son humeur!

C'est un composé très difficile à analyser que la mauvaise humeur. Je crois que l'égoïsme en est l'élément prédominant, mais on peut y faire entrer tous les défauts de cœur et d'esprit qui rendent une personne désagréable. Les causes de la mauvaise humeur sont plus faciles à énumérer que les éléments qui la composent. Elles sont presque aussi nombreuses et aussi diverses que les esprits sur lesquels elles agissent: ce qui contrarie l'un n'affecte pas l'autre; ce qui déplaît à celui-ci réjouit celui-là. Or, ceci est fort bien ordonné, autrement tout le monde serait de mauvaise humeur à la fois. Imaginez-vous une famille de douze ou quinze comme on en trouve souvent au Canada, et qui soit dit en passant, pourrait bien rassurer le président Roosevelt concernant le suicide de la race, imaginez-vous, dis-je, une telle famille dont tous les membres seraient de mauvaise humeur à la fois.

Parmi les causes de la mauvaise humeur on peut énumérer tous les maux auxquels la chair est assujettie; tels que le mal de dents, le mal de tête, la névralgie, la dyspepsie, la migraine, etc., etc. Le temps aussi, ce pauvre temps en a-t-il causé de la mauvaise humeur depuis qu'il existe! le froid, la chaleur, la pluie, la neige, le vent, la grêle sont autant de causes de mauvaise humeur. Le croiriez-vous, même les rayons dorés du soleil ne plaisent pas à tout le monde. Par exemple, Julie qui a soigneuse-

ment déposé dans son carton un joli chapeau neuf après l'avoir essayé vingt fois devant le miroir, est toute réjouie de voir briller le soleil le dimanche matin, afin d'aller à l'église le montrer à ses compagnes envieuses, tandis que Suzanne, que la modiste a désappointée est toute maussade parce qu'il fait beau temps.

Au point de vue de la physionomie, il est de la plus haute importance de contrôler son humeur. Si nous réalisions que chaque accès de colère, que chaque bouderie, non-seulement enlaidissent la figure, mais y laissent des traces indélébiles, nous ferions plus d'efforts pour nous maîtriser. Pour garder ses charmes et sa beauté il faut éviter la mauvaise humeur.

Je suppose que les messieurs qui liront ces lignes se diront: "Cela s'applique aux dames, ça ne nous regarde pas". Car j'ai souvent pensé que les hommes qui sont si prompts à remarquer les ravages du temps chez la femme, qui parlent fort à leur aise de madame une telle qui n'est plus aussi jolie; d'une autre qui a perdu sa fraîcheur, j'ai souvent pensé, dis-je, que les hommes, eux, s'imaginent qu'ils restent toujours beaux! Ah vous pensez que vous restez toujours beaux, messieurs! Eh! bien, prenez votre album, cherchez-y votre portrait à l'âge de vingt-cinq ans, comparez-le à celui qui vous fait face dans le miroir, et dites-moi si vous restez toujours beaux?

D'ailleurs, j'ai beaucoup étudié cette question (en tramway), et après maintes observations, j'ai conclu qu'un vieux bourru n'est pas plus beau qu'une vieille maussade!

De tous les éléments qui troublent la paix de la famille, la mauvaise humeur est le plus efficace. Entrez avec moi dans cette jolie maisonnette. C'est le soir: on attend le retour du père. La table est bien mise, la nappe étincillante de blancheur, le mets favori apprêté avec soin; les enfants propres et mignons, la jeune femme souriante et coquettement parée; la mauvaise humeur entre avec

le mari dans la maison, tout se change, tout s'assombrit; la fête de famille est gâtée. Oh! qu'il est égoïste et cruel celui dont l'humeur attriste ainsi le cœur des siens! Mais plus égoïste et plus cruelle encore la femme qui jouit du confort et même du luxe que son mari lui procure à la sueur de son front et qui, au lieu de lui faire un joyeux accueil à son retour du travail, le reçoit avec une figure maussade, et lui fait la nomenclature de ses troubles réels ou imaginaires!

Pourquoi fait-on si peu d'effort pour vaincre sa mauvaise humeur? C'est parce qu'on la considère comme un tout petit péché véniel. On s'excuse en se disant: "C'est ma nature, je suis fais comme cela. Impossible de me corriger — et puis, c'est si peu de chose la mauvaise humeur.

Peu de chose, la mauvaise humeur me dites-vous? Mais, est-ce peu de chose quand le mari, chassé de sa demeure par l'humeur maussade de sa femme prend le chemin du cabaret et de ces salles d'amusements où de coupables plaisirs lui font oublier ses troubles domestiques? Est-ce peu de chose quand le jeune homme préfère la rue et ses tentations à l'atmosphère désagréable de la maison? Est-ce peu de chose quand la mère et les enfants tremblent en présence d'un père colère et bourru?

Mais la mauvaise humeur, c'est le suicide, c'est le divorce, c'est la prison, c'est l'école de réforme: la mauvaise humeur, c'est la ruine du bonheur au sein de la famille.

Nous donc, épouses et mères, gardiennes de la paix au foyer domestique, surveillons de près notre humeur. Surtout que les enfants ne souffrent pas de notre mauvaise humeur. N'attristons pas leurs jeunes cœurs, ne froissons pas leurs sentiments par notre impatience. Hélas! la vie leur réserve assez de malheurs et de tristesses, nous leur devons une joyeuse enfance. Puissent-ils un jour se rappeler avec tendresse, une mère au front toujours serein, un père dont la bonne humeur faisait la joie de la maison.

Parfois, animés du désir de faire quelque grande et noble action, nous murmurons parce que le ciel a limité notre sphère d'activité, comme Alex-

andre nous pleurons parce qu'il n'y a plus de monde à conquérir, et nous oublions que celui qui maîtrise son cœur est plus fort que celui qui prend les villes.

Mais laissons là la mauvaise humeur avec ses ennuis et ses tristesses. Quittons cette atmosphère froide et brumeuse, entrons dans la plaine ensoleillée.

Oh! la bonne humeur, comme on respire bien, comme on se sent réchauffé, vivifié sous son influence!

Oh! la bonne humeur, joyau plus précieux que les rubis et les diamants qui ne s'achète ni ne se vend, mais que tous peuvent acquérir; qui sied si bien à la jeunesse, qui sied mieux encore à la vieillesse! Oh! la bonne humeur, que de cœurs attristés elle a réjouis, que d'âmes abattues elles a consolées!

Plus efficace que le meilleur cosmétique, la bonne humeur embellit la figure la moins attrayante, tellement il est parfait bien que mystérieux le mécanisme que transmet les émotions de l'âme à la figure, et les y peint avec plus de précision que le pinceau le plus habile.

Le temps, l'impitoyable temps avec son burin d'acier a gravé et gravera sur notre figure ses marques tant redoutées, mais pourquoi craindrions-nous les rides si elles sont le sceau de la bonne humeur et du contentement d'esprit.

LOUISA VESSOT-KING.

— o —

Théâtre National

M. Godeau, l'aimable régisseur de ce théâtre nous promet pour le temps du Carême, un choix de comédies assez agréables, assez désopilantes, pour nous consoler des rigueurs de la sainte quarantaine.

Nous engageons donc fortement nos abonnés à patronner la salle du National afin d'encourager un choix aussi bon, et des acteurs qui sont véritablement artistes dans les pièces qui demandent des interprètes de talent.

Nous aurons aussi de l'inédit: mentionnons un lever de rideau écrit par M. Clavin, un jeune littérateur de talent que le public sera très heureux d'applaudir.

LA SOEUR⁽¹⁾

(POÉSIE INÉDITE)

Un soir, il m'en souvient, seul avec Héloïse,
Je voguais sur le lac au flot limpide et pur,
Ouvrant son aile blanche au souffle de la brise,
Ma nacelle glissait sur la vague d'azur.

Le zéphir soupirait aux saules de la rive,
Les derniers feux du jour doraienent le firmament,

Et ma nacelle fugitive
Laisait loin derrière elle un sillage d'argent.

C'était à l'heure où la nature
Murmure doucement, puis se tait et s'endort,
Où de l'astre des nuits la lumière si pure
Semble changer les flots en un océan d'or.

Le rossignol caché sous un épais feuillage
Mélait sa mélodie à la chute du jour,
Tout soupirait sur le rivage,
Tout semblait moduler un dernier chant d'amour.

Et moi, dans une tendre et douce rêverie
Je contemplais ma sœur assise à mes côtés;
Un souris se montrait sur sa bouche chérie:
Ses yeux sur moi s'étaient fixés.

Qu'il était enivrant ce sourire angélique,
Cet œil au regard enchanteur!
Ce front candide et pur, cet air mélancolique,
Tout en elle charmait mon cœur.

Du flambeau de la nuit la lueur argentine
Se jouait sur ses blonds cheveux;
Et j'entendais parfois de sa belle poitrine
S'échapper doucement un soupir douloureux.

Je saisisais sa main brûlante de tendresse,
Je la baisais avec orgueil,
Mais en la regardant je vis avec tristesse
Une larme briller dans l'azur de son œil.

"Pourquoi, pourquoi, lui dis-je, ainsi verser
des larmes
Lorsque tout nous berce d'espoir?
La nature pour toi n'a-t-elle plus de charmes?
Près de moi n'es-tu pas heureuse de t'asseoir?"

Vois le ciel est serein; la brise caressante
Nous apporte en passant les parfums les plus doux.
L'étoile se reflète en l'onde transparente:
Tout est merveille autour de nous.

Console-toi, mon ange; ô ma sœur bien-aimée,
Dans le sein de ton frère épanche ta douleur;
Rejette loin de toi toute sombre pensée;
Ton cœur est fait pour le bonheur.

Une auréole séduisante
Semble entourer pour nous un heureux avenir;
Pour deux êtres aimants la vie est attrayante
Quand l'amour fraternel est là pour les unir.

Pardonne-moi, dit-elle, en tâchant de sourire,
Si mes pleurs un moment ont contristé ton cœur;
Un noir pressentiment fait que mon cœur soupire.

Oh! puisse-t-il être trompeur!

Un assortiment complet de parfums français, a la Pharmacie Chretien Zaugg, angle St-Hubert et Ontario.

Naïve je voyais la lune solitaire
Dorer les flots du lac de son front radieux,
Et maintenant avec mystère
Un nuage obscurcit son disque lumineux.

Puisse-je ne pas voir au printemps de ma vie
Le fil de mes beaux jours trancher par le destin,
Comme on voit une fleur par les ans
Mourir à son premier matin.

Seize fois j'ai vu dans la plaine
Revenir le printemps sur l'aile des zéphirs,
Et je ne sais encor ce que c'est que la peine,
Je n'ai connu que les plaisirs.

Seize fois sous mes yeux s'est couvert de feuillage
Le blanc peuplier du vallon,
Et jamais je n'ai vu le plus léger nuage
Obscurcir mon bel horizon.

Mais plus le calme est long plus forte est la tempête;
Je redoute de voir la fin de mes beaux jours;
Je tremble qu'un malheur ne menace ma tête:
On ne peut être heureux toujours."

"Console-toi, repris-je, éloigne ces alarmes;
Contre toi tu verras le malheur impuissant;
Aimable et tendre sœur, sèche, sèche tes larmes,
Ton sourire est si ravissant!..."

LOUIS FRECHETTE.

(1) Nous devons à la bonne amitié de Mme J.-A. Madore, sœur du poète national, la reproduction de cet inédit. Madame Madore nous a dit que cette pièce de vers avait été composée au collège, alors que le futur lauréat comptait à peine quinze ans. — NOTE DE LA REDACTION.

Recettes Faciles

POUR LE CAREME

ŒUFS AU MIROIR.— Mettez du beurre frais ou fondu dans un plat allant au feu, ou de très petites coquilles de porcelaine; dans ce dernier cas, lorsque le beurre est chaud, vous ne cassez qu'un œuf par coquille, tandis que dans le plat vous pouvez casser à la fois, mais doucement pour ne pas les écraser, huit ou dix; quand le blanc n'est plus glaireux, c'est cuit; mettez sur chaque œuf un grain de sel et de poivre, et versez sur le tout un peu de crème.

POTAGE A LA FLAMANDE. — Mettez dans de l'eau moitié navets et moitié pommes de terre coupés par tranches, croûtes de pain, poivre, sel, faites bouillir et cuire, passez à la passoire; faites faire un bouillon et ajoutez une forte poignée de cerfeuil haché, du beurre, et servez.

MORUE A LA GOURMANDE.— Excellente préparation qui fait aimer la morue aux personnes les plus réfractaires aux charmes gastronomiques de ce poisson. Il faut commencer par préparer une macédoine de légumes, composée de carottes, navets, haricots verts coupés en petits cubes; tous cuits à l'eau salée, mais chaque sorte séparément. On cuit également des petits pois et des petits bouquets de choux-fleurs. On égoutte ensuite ces légumes que l'on réunit et que l'on fait sauter au beurre pour faire évaporer l'humidité. On lie alors ces légumes avec une sauce blanche bien crémeuse; on assaisonne de sel, poivre et d'une pointe de sucre.

Quant à la morue, il faut d'abord qu'elle soit bien dessalée, puis on la coupe en aiguillettes de la grosseur du doigt et un peu plus longues. On trempe ces aiguillettes dans du lait froid puis on les roule dans la farine en ayant soin de les rouler une à une en bien appuyant avec la main pour en serrer la chair. On fait alors sauter ces aiguillettes de morue dans une poêle contenant du beurre très chaud jusqu'à ce qu'elles soient bien dorées et croustillantes. Pour cela il ne faut pas en mettre beaucoup à la fois dans la poêle.

On dresse les légumes bien chauds et bien assaisonnés en pyramide et on met les aiguillettes bien rangées autour et on les arrose de beurre.

Conseils Utiles

AVEC UN ŒUF.—On peut faire une infinité de choses avec un œuf.

D'abord, les estomacs fatigués, car il n'y a pas de nourriture plus substantielle et plus légère qu'un œuf frais, avalé cru ou simplement chauffé; dès que la cuisson fait "prendre" ou coaguler le blanc, il devient plus lourd à digérer.

Un sinapisme auquel on ajoute un blanc d'œuf ne produit pas d'ampoule.

Si vous avalez une arrête de poisson—ou plutôt si vous ne l'avalez pas et qu'elle vous reste dans la gorge, vite un œuf cru pour l'entraîner! La pellicule blanche qui se trouve immédiatement sous la coquille de l'œuf est merveilleuse contre les plaies.

Un blanc d'œuf battu avec du sucre et du citron est fort bon contre l'enrouement. Toutes les heures, en prendre une cuillerée.

Un œuf cru dans un verre de vin est très bon pour les convalescents.

Un œuf battu dans le café au lait. item—sans café avec du lait, c'est le délicieux lait de poule avec lequel nous régalaient grand'mère.

Le Tunnel de Hobson

C'est une gloire pour le Chemin de fer du Grand-Tronc d'avoir posé des fils électriques dans le tunnel de Sarnia. En substituant l'électricité à la vapeur, on supprime la fumée, car le pouvoir qui fait mouvoir les trains sous les eaux du lac Sainte-Claire, fait disparaître le danger qui pourrait exister de la suffocation dans ce tunnel.

On n'a pas posé et complété le système électrique dans le canal de Sarnia sans rendre un hommage mérité au génie de Joseph Hobson. Il a été le Christophe Colomb qui s'est aventuré sur des mers inconnues et il a découvert un continent à la science.

L'hommage décerné à Joseph Hobson était mérité et doit avoir son utilité. C'est son propre génie, et son génie seul qui lui a donné une grande place parmi nos plus grands Canadiens.

SOMMAIRE

DU NUMERO DE LA "REVUE HEBDOMADAIRE" DU 15 FEVRIER

Envoi, sur demande, 8, rue Garancière, Paris d'un numéro spécimen et du catalogue des primes de Librairie (26 francs de livres par an).

Partie littéraire:

Henry Houssaye, de l'Académie française: "Les Derniers Jours de Napoléon en France"

René Doumic: "George Sand. — La Baronne Dudevant. L'arrivée à Paris. Jules Sandeau."

Gabriel Hanotaux: "La Diplomatie de l'avenir. — La Diplomatie de l'Opinion".

Paul Acker: "Le Soldat Bernard".

C.-M. Savarit: "Le Dépeuplement de la France".

Les Faits et les idées au jour le jour. — La Revue des revues françaises et étrangères. — La Vie mondaine. — La Semaine en Bourse.

Dyspepsie nerveuse guerit par Elixir Tonic Digestif Mentel. Pharmacie, angle coin St-Hubert et Ontario

Les Cervelines

Par COLETTE YVER

(Suite)

A sa propre histoire, il s'était attardé ; quand il revint vers sa pendule, neuf heures étaient sonnées. Il descendit en courant et, pour joindre plus tôt Tisserel il prit un tramway qui devait le mener près de l'Hôtel-Dieu. Non pas absolument troublé, mais amolli par les réminiscences qu'il avait rappelées, il se laissait emporter, à demi somnolent. Des femmes causaient sur la banquette opposée ; il n'y prit point garde ; il revoyait les choses du salon de la rue de la Pépinière, un certain coin où une table découpée portait un Tanagera ombragée d'une plante minuscule, gracieuse et verte, formant palme sur la figurine : tout cela, avec la draperie de perse à ramages dans le fond, était si réel devant ses yeux, qu'il eût pris la statuette, lui semblait-il, en étendant la main.

— Il y a un monde fou, dit une dame qui le réveilla de sa torpeur ; on se bat moins pour entendre la conférence que pour voir Marceline Rhonans.

— C'est de l'obsession, pensa-t-il ; qu'est-ce donc encore que celle-là dont tout le monde parle ?

La dame poursuivit :

— Elle est de plus en plus à la mode ; ici, on est tout à fait engoué d'elle.

— Il est certain, reprenait une interlocutrice, que c'est une personne bien spéciale, un phénomène. Songez donc, cette créature-là sait tout !

— Quel âge a-t-elle !

Le tramway s'arrêtait ; le docteur Jean Cécile était arrivé devant l'Hôtel-Dieu et dut descendre ; mais une pointe de curiosité lui fit imperceptiblement regretter la réponse qu'il n'avait pas entendue.

Quand il eut franchi la grille et pé-

nétre dans la cour longue, à double allée des sycomores, qu'enclavaient les lourdes bâtisses de l'hôpital et leurs rangées de fenêtres régulières, il fut repris par les influences agréables de son métier. Il aimait les hôpitaux, instinctivement, comme les pieux fidèles aiment l'église, comme les habitués, le théâtre, comme un artiste, les musées. Ses narines s'ouvraient familièrement aux relents échappés des salles : cette odeur douce, presque sucrée de l'iodoforme, qui reste, aux gens du monde, évocatrice de chairs malsaines, de purulences, d'atrocités morbides, mais où il retrouvait, lui, son atmosphère coutumière. En passant aux abords des cuisines, il reconnut les graillons, les parfums gras d'eaux de vaisselle qu'il avait rencontrés dans tous les hôpitaux par lesquels il avait passé. Il franchit une voûte, passa dans un jardin frais où des corbeilles de jacinthes mauves et roses embaumaient au bord de la pelouse centrale. Il connaissait l'Hôtel-Dieu pour l'avoir fréquenté au début de ses études médicales ; allant à la salle 8, il prit l'escalier 5. Une blouse bleue d'infirmier descendait : il l'arrêta.

— Le docteur Tisserel ?

— Il passe la visite là-haut à sa salle.

— Merci.

— Monsieur est docteur ?

— Oui.

Ces gens de maladie devinent toujours le médecin, ils le flairent, ils le voient, à quelque chose d'inappréciable et qu'on ne sait pas. Ils collaborent trop étroitement avec lui pour qu'il n'existe pas entre eux une sorte de cohésion psychologique.

— Montez, dit celui-ci en continuant sa route.

Dans un couloir, une religieuse blanche glissait en saluant. Elle por-

taut dans un vase de verre un liquide équivoque, rosâtre, trouble ; Cécile pensa que cela venait d'une ponction, et qu'elle s'en allait à l'analyse. Le couloir était gris. A droite, des fenêtres donnaient sur le jardin ratissé des religieuses. A gauche, de grandes portes cintrées, peintes acajou, s'ouvraient sur des salles. Il arriva au chiffre 8 et ouvrit la porte d'une main légère et silencieuse.

C'était une des plus belles salles ; de hautes murailles d'un blanc vernissé supportaient le plafond lointain où, par intervalles, saillaient de grosses poutres transversales. Trente lits : quinze à droite et quinze à gauche, où se fit tout un mouvement de têtes quand il entra : têtes de femmes, enserrées sur l'oreiller, têtes dressées, fiévreuses, impatientes, tournées vers l'inconnu de la porte comme vers la libération de leur monotonie morne d'ici. Au lit 17 : Tisserel debout, sa barbe brune tombant sur sa blouse blanche, le binocle un peu hautain, la tête droite, pontifiait ; tandis qu'un tout jeune externe, l'oreille sur le dos nu d'une malade, s'appliquait à ausculter pour la première fois, trois ou quatre autres jeunes gens suivaient, et au pied du lit, blonde, la blouse cintrée et coquette serrée au col et aux poignets, les mains croisées aux reins, la grande Jeanne Bœrk, immobile.

Lorsqu'on eut aperçu Cécile qui venait, tout le cours de clinique se disloqua. Le jeune externe débutant se mit à faire de la percussion sur l'omoplate saillante de la poitrine ; les autres s'écartèrent pour causer et rire. Jeanne Bœrk, sans perdre une ligne de sa négligente cambrure, regardait en face le nouveau venu ; et Tisserel marcha vers lui la main étendue souriant, sans voir le regard angoissé que, du lit 19, sous ses cheveux gris ébouriffés, une vieille femme, devant ce retard de son examen, lui lançait. Toutes étaient folles de ce beau garçon de médecin qui leur faisait de petites plaisanteries, les soignait familièrement, leur donnait de l'entrain à souffrir ; sa visite était leur joie quotidienne, l'unique. Il

trompait chaque jour un peu plus ces incurables sur leur état, leur annonçait la guérison avec une bonne humeur qui les attendrissait. Chacune se croyait l'objet de sa grande préoccupation, chacune lui prêtait, à l'égard de soi-même, une sensibilité d'ami, de bon ami; le temps qu'il parcourait la salle, ces yeux de femmes ne le quittaient pas, suivaient tous ses mouvements, l'enveloppaient amoureusement, l'attendaient avec délice. "Il est si bon, monsieur Tisserel!" répétaient-elles du matin au soir. Mais aucune n'avait rêvé de lui, ne s'était éprise de toutes ses forces de petites moribonde comme la jeune fille dont la résistance à la méningite aiguë avait fait un cas si exceptionnel. A le voir s'attarder près d'elle chaque matin, revenir parfois exprès pour elle à la contre-visite de quatre heures, suivre ses souffrances avec une sollicitude grave et dévorante, s'épuiser pour elle en des diagnostics inimaginables, elle s'était crue préférée aux autres, et sa reconnaissance débordait. Dans ses crises atroces de céphalagie, elle se répétait, ne criait que son nom. Il était pour elle le tout-puissant guérisseur et la toute bonté.

—Mademoiselle, fit Tisserel en se tournant vers l'interne, voulez-vous me permettre de vous présenter mon ami, le docteur Jean Cécile.

Elle tendit sa grande main:

—Bonjour, monsieur.

Blonde comme Eugénie Lelrun, et comme elle, belle personne, elle n'avait ni la finesse artistique des traits de l'autre, ni sa grâce parisienne. Cécile en fut frappé dès cet abord. Le raffinement excessif de celle qu'il oubliait maintenant, lui apparaissait aujourd'hui mieux que jamais, devant cette paysanne fortement lettrée qui rappelait les bières bues en Flandre, et dont les doigts de carabin, fumés sous l'ongle, fleuraient la cigarette. Elle le regardait hardiment, de ses yeux limpides et froids qui avaient vu tant de choses, tant de carnages secrets dans la chair morte, tant d'œuvre du fer dans la chair vivante, tant de nudités répugnantes, tant de sang, tant d'hor-

reurs. Elle intimidait Cécile avec ces yeux indifférents et superbement intelligents tout à la fois. Il lui fit un compliment sur la réputation qu'elle avait déjà dans le monde médical ici.

—Oh! je ne fais rien d'extraordinaire, reprit-elle, j'aime mon métier, tout simplement.

—Et ce métier ne vous a pas semblé trop pénible?

—Pénible? demanda-t-elle, ouvrant les lèvres et les yeux étonnés.

—Pénible, oui, mademoiselle; il n'est pas le fait d'une femme de voir souffrir, voir mourir, vaincre l'impressionnabilité élémentaire; c'est très dur au début, même pour un homme.

—Dieu merci! fit-elle en riant de bon cœur, je ne suis pas de celles qui s'évanouissent en voyant du sang.

Et, véritablement, elle était très séduisante à rire ainsi. Ses deux mains aux hanches, serrant autour de la taille les fronces de sa blouse, elle ressemblait aussi bien à un bel adolescent qu'à une femme, la tête ployant en arrière, les lèvres béantes montrant les dents, le rouge ardent et sain de la bouche.

—Et j'ai un très bon estomac, ajouta-t-elle, aussi ne suis-je pas du tout sensible aux mauvaises odeurs. Je me suis vue à l'amphithéâtre, travailler sur un cadavre après sept jours sans en être incommodée. Vous rappelez-vous, docteur?

Et elle se mit à regarder Tisserel en face, comme elle avait fixé tout à l'heure les yeux de Cécile. Et Tisserel, pour qui tout en elle était prétexte à s'émerveiller, renchérit avec une sorte d'orgueil:

—Douze jours; vous vous êtes servie de la fillette au phlegmon douze jours!

Mais elle rectifia, expliqua que cette fois le cadavre avait passé par l'étau; et elle avait des mots anodins, bénins, souriants, pour signifier cet

Il faut des doigts de fée pour créer les grandes et petites merveilles des chapeaux de Mille-Fleurs, 527, rue Sainte-Catherine Est. Nous verrons cela à l'ouverture très prochaine de modes.

te cuisson humaine, presque inavouable. Cécile ne put réprimer un mouvement de stupeur chagrine. Il avait certes l'habitude de ces choses et n'y prenait pas plus garde qu'il ne devait; mais les entendre de la Louche de cette jolie fille, cela changeait tout, et il sentit un frisson entre les deux épaules, comme sous une douche aiguë.

—Vous étiez l'élève de Ponard, monsieur, demanda-t-elle encore à Cécile, vaut-il vraiment tout ce qu'on dit?

—Il vaut plus, mademoiselle, et je vous le souhaite comme maître quand vous irez à Paris.

—Que c'est drôle d'entendre un jeune médecin louer son chef de service! s'écria-t-elle, en ajoutant encore à l'adresse de Tisserel que cette phrase visait: n'est-ce pas, docteur?

—Ah! ça, vous dites donc du mal de moi par derrière! reprit Tisserel exultant, qui frottait le verre de son lorgnon du coin de son mouchoir, en cachant un sourire satisfait.

Le maître et l'élève vivaient sur un pied de camaraderie très stricte, très limitée à de certains propos dont le genre d'esprit un peu faquin ne variait pas. Ils avaient adopté, d'un accord inconscient, ce genre quasi fraternel dont ils ne se départaient jamais, parce que c'était le seul auquel ils pussent s'en tenir, le seul qui fût de bon goût entre eux.

La timidité de Cécile d'un côté, et le peu d'usage mondain que possédait l'étudiante, étaient deux bornes serrées à la conversation. Tisserel parlait seul maintenant; il parlait de Briois, du bel avenir que Cécile devait y rencontrer. Tout à coup Jeanne Berk s'écria:

—Briois? Mais vous savez docteur, qu'il est en passe de devenir un rival pour Paris; cela confine à la concurrence. N'avez-vous pas lu le "Petit Briochin" d'hier, et l'article de Marcelline?

Et retroussant sa blouse, elle prit dans sa jupe noire un journal roulé, fripé aux plis du papier, qu'elle déploya tout en grand.

Cécile parcourut quelques lignes qu'elle montrait où il était écrit

qu'une nation puisant son unité à l'unité de sa capitale, il devenait dangereux que d'autres villes pussent croître à l'égal de cette capitale unique. Il lui demanda :

— Qui est-ce qui a fait cela ?

— Marceline Rhonans.

La persistance de ce nom prenait la forme d'un agacement. Il se souvint de la veille au soir. Tisserel avait dit, au passage des deux jeunes femmes devant la terrasse du café : "L'autre, c'est Marceline Rhonans dont tout le monde parle." Mais comment était faite cette autre vaguement entrevue ? A peine s'il se rappelait la longue cape blonde qui enveloppait, de la tête aux pieds, l'étudiante.

— Un auteur, cette dame ? questionna-t-il encore.

— Non pas ; tout simplement le professeur d'histoire au lycée de jeunes filles : une personne fort instruite.

— Bon ! pensa Cécile, encore une Cerveline par là, sans doute.

— Gardez le journal, monsieur, s'il vous est agréable de faire par lui connaissance avec mon amie ; vous jugerez au moins de son érudition. Son article est très fort ; je le lui ai dit hier : "Ma chère, votre prose vaut à elle seule les deux sous du "Petit Briochin".

Cécile leva sur elle ses yeux surpris ; elle ne plaisantait pas ; cette phrase, elle l'avait bien en effet offerte à son amie en guise de compliment. Il y avait en elle ce mélange de savoir et de rusticité ; la niaiserie campagnarde qui affleurait au-dessus de l'intelligence. Dès maintenant, elle déplaisait à Cécile, et elle l'attirait en même temps. Il remarquait très avidement Tisserel. A ce moment, le jeune médecin était retourné vers ses élèves, au lit de la malade ; il avait repris la leçon, et Cécile lui voyait cette fièvre imperceptible des hommes devant celle qu'ils aiment ; il avait des poses soignées, les yeux plus luisants ; il s'étudiait pour Jeanne Bœrk. Il disait à l'externe :

— Vous reconnaissez le son mat en percutant ; maintenant, promenez l'oreille au sommet de la poitrine, au-dessous de la clavicule gauche.

N'entendez-vous pas ? — (Comptez jusqu'à neuf, ma petite, de toutes vos forces.) — N'entendez-vous pas comme le bruit d'un grain de sable tombant dans une assiette d'étain !

— Oui, oui, oui, criait l'autre, dans un triomphe naïf ; j'entends ! j'entends !

Jeanne Bœrk, se penchant à l'oreille de Cécile, murmurait :

— Le râle caverneux, le gargouillement, le tintement métallique intermittent, c'est l'excavation pulmonaire en plein. Il a de la chance, pour un début, de tomber sur un sujet aussi typique ; de mon temps on n'en pouvait trouver ; il a fallu me seriner théoriquement la leçon de Laënnec pendant des semaines sans un exemple.

Tisserel revenait vers eux.

— J'ai rarement vu d'auscultation aussi belle ; c'est mademoiselle Bœrk qui me l'a découverte, je dois l'avouer. Elle a parfaitement diagnostiqué tout ce qu'il y a là.

Et il regardait vaniteusement, complaisamment, cette superbe fille dont il était le maître, et qui le précédait quelquefois dans la connaissance de la maladie, sans qu'il eût d'autre sentiment qu'une joie profonde d'amoureux.

Alléché dans tous ses appétits de médecin par ce qu'il entendait dire, Cécile ne put s'empêcher d'approcher du lit ; il fit coucher la malade, la questionna de sa voix creuse et lente ; s'informa de son état fébrile, de sa toux, même de son métier et de son âge. Elle était journalière à Briois et elle avait quarante ans, bien qu'elle en parût cinquante. A la fin, il paya son étude d'un mot d'espoir. Ils étaient tous les trois autour d'elle, Tisserel, l'interne et lui, se-reins et satisfaits de ce cas magnifiquement accusé, qui ne laissait pas un doute dans leur esprit, et leur faisait formuler à chacun la même pensée : "Elle en a pour deux mois !"

— A propos, s'écria Cécile, soudain, tu ne m'as pas montré ta méningitique que je venais voir.

— Trop tard, mon cher, dit Tisserel avec le geste d'un collectionneur auquel vient à manquer son bibelot le

plus rare à l'heure même qu'il voulait le montrer ; elle est morte cette nuit !

III

C'était un soir de dimanche. Figée et silencieuse, la ville vide s'endormait dans un grand ennui.

Le dimanche, dans Briois, rien n'était plus morne que les deux hôpitaux. L'Hôtel-Dieu surtout. Les symcomores de la cour d'honneur étaient plus roussis, plus poudreux, les lâ-tisses aux longues rangées de fenêtres passaient au gris foncé et fumeux. Tout l'aspect du monument s'attristait ce jour-là d'un manque d'allégresse, s'était comme le spleen des malades, de tous les malades immobiles dans leurs lits blancs, condensé aux vitres et vous regardant invisiblement.

Dans la petite chambre qu'elle occupait au second étage, à l'aile gauche, assise à sa table de travail, devant un livre de pathologie, Jeanne Bœrk bâilla en étirant, les bras en croix, tous les muscles de sa belle et puissante personne. Le casque de ses cheveux brillait comme de la lumière, et sa santé rayonnait davantage dans le blanc écru de sa blouse. Cette blouse était sa coquetterie ; elle la conservait hors des salles, dans sa chambre, à la salle de garde, partout ; c'était sa livrée, son uniforme, qui lui rendait tangible la conscience d'être ce qu'elle était. Elle était mi-homme, mi-femme, en même temps jolie et virile, gracieuse et sans-gêne.

Elle tira sa montre, vit qu'il était cinq heures, réfléchit un instant les poings aux hanches, dans la pose qu'elle affectionnait, puis ferma son livre, se débarrassa de sa blouse et du tablier blanc qui en enserrait les plis à la taille, pour revêtir son costume de ville, la cape de drap jaune avec le canotier noir.

Les femmes aiment à soigner l'ordre de leur chambre, à la laisser, elles parties, dans un arrangement religieux d'attente. Insoucieuse de ces minuties, Jeanne Bœrk avait déposé les vêtements ôtés sur son petit lit étroit d'étudiante ; sa pantoufle lar-

ge de fille du peuple traînait à terre, sur la cheminée, près d'un bouquet fané, souvenir d'une malade, s'amoncelaient peignes et épingles, les ustensiles de sa coiffure. A sa bibliothèque seule, régnait la symétrie. Hormis ce meuble, aucun autre ne l'occupait dans sa chambre.

Elle sortit et traversa ce quartier du gros commerce briochin, voisin de l'Hôtel-Dieu, où les dimanches amoncellaient tant de silence. Le boulevard s'offrait à elle. De son pas un peu indolent, elle vint y cheminer jusqu'à la petite maison de briques, où elle sonna.

—Mademoiselle est ici? demanda-t-elle à la jeune servante qui lui ouvrit.

Et comme on lui répondait que oui, elle entra délibérément, s'enfonça dans le couloir étroit et oléagineux à demi, et monta l'escalier seule, sachant qu'elle était chez elle dans ce petit logis discret et confortable de son amie.

—Marceline! criait-elle, c'est moi. Devant elle, la porte d'un salon s'ouvrit, et la Cerveline apparut, petite, habillée de toile blanche à la mode anglaise, le col empesé serré d'une cravate d'homme en soie noire, sa chevelure brune bien coiffée, fraîche, riieuse et jeune.

—Je me doutais, je me doutais, disait-elle, que l'ennui dominical vous amènerait aujourd'hui.

Ses yeux gris brillaient d'esprit, rien que quand elle prononçait "bonjour", le temps que Jeanne Boerk serrait dans ses grandes paumes camagnardes la fragilité de sa main maigriotte. Sa main était une petite chose d'ivoire blanc attachée à un noiset de fillette, le tout d'une finesse d'aristocratie très accentuée. Elle s'appelait en réalité, Marceline de Rhonans. Son père était un fonctionnaire haut placé dans le Midi; mais comme elle s'était séparée de sa famille volontairement, pour suivre sa carrière, elle avait aussi détaché de son nom la particule patronymique, délibérément, ainsi qu'elle faisait toutes choses, sans qu'on sût pourquoi.

—Ce mois de juin est étouffant ici,

fit l'étudiante en se couchant paresseusement sur le bras de son fauteuil.

Pourtant, le salon de Mlle Rhonans était plein d'une fraîcheur agréable; depuis le matin, les persiennes y étaient tenues closes, avec les fenêtres ouvertes, il y entraît une sorte de couleur verte et dorée qui venait des arbres du boulevard poudrés de soleil, et tout était baigné dans cette demi-ombre peinte: la tapisserie en papier velours gris perle, le piano drapé de soie orange, les photographies, et, sur la cheminée, le cadran de la pendule Louis XVI porté par quatre cariatides en marbre blanc, dont les poignets étaient cerclés d'or. Le tapis semblait noir; aucune fleur parmi les bilalots, mais un petit bananier qui ondulait imperceptiblement au vent coulis des persiennes.

Rien n'est exquis comme, par une journée chaude, ces petits salons où le jour et la chaleur ne font que filtrer; rien ne vaut les volets fermés, le silence béat de ces pièces obscures; mais ici, quelque chose s'ajoutait encore à ce bien-être: c'était la présence de la puissante âme féminine qui y régnait; âme de savante et âme de jeune fille en même temps, dont personne n'avait jamais mesuré l'étrange profondeur. A vingt-six ans, la maîtresse d'histoire du lycée Sévigné demeurait seule, servie par une jeune domestique; elle remplissait la maison de sa dominante personnalité. On voit parfois des créatures effacées vivre chétivement dans des chambres où elles n'occupent qu'une place restreinte, sans que rien d'elles ne soit imprimé dans les choses; éternelles étrangères qui n'ont pas de "chez elles" vrais; avec leur faux air d'être en "garni", en des logis transitoires, jusque parmi des meubles familiaux. Marceline Rhonans, qui avait meublé pièce par pièce, cette maison, selon son goût volontaire et original, était ici chez elle comme jamais femme ne le fut. Cette petite personne, qui n'aurait pas déplacé sur sa table une statuette sans discuter avec elle-même son acte, avait mis dans l'arrangement de sa maison, la poésie même de son être. D'abord, un alliage très fort de masculin: cette cheminée

en était un exemple, avec la grâce froide de sa pendule posant à même le marbre nu de l'entablement, deux chandeliers blanc et or achevant seuls de la parer. L'appartement contigu était le cabinet de travail, où tout était sacrifié à la commodité du labeur cérébral. Des étagères de sapin, courant à portée de sa petite taille, entour des murs; à la fenêtre, de simples rideaux de mousseline pour accroître encore en blancheur la lumière entrant librement; sur la cheminée, un buste de Michelet et photographies éparses; dans le fond un mannequin articulé qui lui servait pour draper ses voiles dans l'Histoire du Costume.

Pendant que l'étudiante étendait sur le fauteuil sa lassitude, toujours empressée, la vive Marceline choisit sur la table un étui de laque et l'offrit à son amie. D'agantés, les doigts forts, au toucher délicat et adroit, fourragèrent dans la boîte puis les deux amies grattèrent ensemble une allumette, tandis que leurs lèvres graves et savantes happaient du même geste friand la cigarette, dont toutes deux raffolaient.

Elles fumèrent d'abord sans rien se dire, ayant si rarement dans leur vie laborieuse, le loisir de ces moments de bien-être, de ces minutes oisives, où elles pouvaient ne pas penser. Mais dès que les premiers parfums de fumée eurent touché son cerveau, Jeanne Boerk, ressaisie d'activité, demanda:

—Qu'avez-vous donc fait aujourd'hui, ma chère?

—Ce matin, reprit mademoiselle Rhonans, adossée à la cheminée et tenant aux doigts sa cigarette d'où montait tout droit un ruban de fumée bleue qui l'enveloppait ensuite de ses vaporeux serpentins, ce matin, la messe à la cathédrale...

—Ah! vous allez à la messe? vous?... je ne savais pas.

—J'y retourne, fit Marceline avec son sourire enfantin qui lui donnait dix-huit ans.

—Ah! vous allez à la messe? vous?... répétait l'étudiante, cela m'étonne.

Toutes deux humèrent encore le parfum de quelques bouffées, silen-

cieuses, puis Mlle Rhonans se remit à dire :

—Je n'ai pas toujours été religieuse, mais je le redeviens ; en somme, je sens très puissamment que là réside la vérité.

—Oh ! riposta Jeanne Bœrk, les jambes croisées, la cape glissée de ses épaules, dégageant son buste large, la vérité religieuse, c'est assomant ; ça ne se démontre jamais.

Elle aurait voulu découvrir Dieu à force de microscopes, comme une maladie, comme un microbe ; tant que grâce à des grossissements merveilleux entre deux atomes d'éther, elle n'aurait pas aperçu des parcelles de l'Invisible, l'Invisible était nul pour elle. Elle en riait. Belle et saine créature végétale, dont le genre d'études avait circonscrit la mentalité aux seules choses objectives, et qui s'en contentait.

La nerveuse et fine, et intuitive Marceline, dont l'esprit contenait dix fois celui de son amie, reprit seulement :

—Non, cela ne se démontre pas.

Et pendant qu'elle se taisait, une ardeur passait sur ses yeux, pareille à ce qui se passe dans la flamme qu'on avive. Elle connaissait depuis peu la joie désirée de tant d'hommes, la joie cherchée, demandée et si souvent refusée ; posséder Dieu. Sa pensée et son cœur s'en repaissaient continuellement, comme d'une viande dont on fut longtemps sevré. Sa conviction était née en elle, toute seule, sans la fécondation d'aucune idée venue du dehors, sans discussion, sans preuves. Telle est la foi. Mais aussi, ne se souciait-elle pas d'expliquer à Jeanne Bœrk cette opération mystérieuse. Elle se contenta de préciser par cette comparaison qui prenait dans sa bouche une sorte de magnificence :

—C'est comme l'amour.

Elles étaient faites toutes deux de telle façon que la plupart du temps, quand Marceline parlait, Jeanne Bœrk n'entendait qu'une fraction de sa pensée ; ainsi en fut-il à ce mot où la jeune femme exprimait la nature de cet ordre de vérité.

—Oui, l'amour ne s'explique pas non plus, continua l'étudiant : ainsi Tisserel, vous savez qu'il est toujours amoureux de moi.

—Vrai ?

—Sans se lasser, ma chère, et de plus en plus, je crois. Ça se voit à je ne sais quoi, quand il tourne autour de moi pendant la visite, quand il parle, alors qu'il devrait regarder ses élèves et qu'il ne les regarde pas du tout ; j'ai souvent envie de lui éclater de rire au nez : il en est bête parfois, le pauvre garçon.

—Le docteur Tisserel ? Vous savez qu'il est fort bien, bel homme et distingué.

—Vous trouvez ?

—Et très sympathique, il me semble. Tenez, je vais vous dire ce qui m'a frappée en lui : j'ai rarement rencontré chez un homme un air plus loyal. Sa vertu, ce doit être l'honnêteté.

Jeanne Bœrk, la tête renversée de façon que la nuque posât à l'appui du fauteuil et secouant dans l'air les cendres de sa seconde cigarette, répondit indolemment :

—Possible...

—Et si peu que je le connaisse, je trouve que sa prédilection est quelque chose d'honorable pour vous.

—Oh ! mon Dieu ! honorable... je ne vous dis pas ; en tout cas, cela ira jusqu'à la demande en mariage, j'en suis bien persuadée, et je m'y attends d'un jour à l'autre.

(à suivre)

Le patient.—Docteur, je vous dois la vie. Je ne l'oublierai jamais.

Le docteur.—Oui, et vous me devez aussi pour quatorze visites. N'oubliez pas cela non plus.

Decouverte Merveilleuse

Gnérison Radicale,
sans Opérations.

DES TUMEURS !

Cancers, Loupes, Kystes, Sigues, Verrues, Etc.
CONSULTATIONS GRATUITES

MME SOTTIAUX,

Herboriste Français

998B, Rue St-Denis, Montréal.

Certificats fournis sur demande.

Maison de bijoux

Nos lecteurs, tant de la ville que de la campagne, aimeront à s'assurer des services d'un bijoutier de première classe, qui posséderait, en un mot, toute leur confiance. Nous ne pouvons mieux faire qu'en leur recommandant la maison, si bien connue d'ailleurs, de MM. Beaudry, Fils, 287, rue Sainte-Catherine Est. Là, elles trouveront le meilleur assortiment de bijoux qu'elles puissent désirer. Jamais elles ne seront trompées sur la valeur et le poids des articles qu'elles y achèteront. La variété des objets mis en vente est très grande : bagues, anneaux, montres, bracelets, chaînons, châtelaines et médaillons, tout est artistique et d'un travail supérieur.

Les articles en argent, pour cadeaux de nocés, ou autres sont d'un fini supérieur.

Les clients de la campagne reçoivent une attention particulière.

SI VOUS AIMEZ

la bonne lecture française, envoyez douze (12) centimes au **Jardin Littéraire**, Boite 464 J. F., Manchester, N. H., et vous recevrez 55 belles, et longues histoires par le retour du courrier, l'équivalent d'un volume de quatre cents pages.

Tél. Bell Est 1584

Chs. C. de Lorimier

Importateur de Fleurs et Plantes naturelles. Fabricant de fleurs. Corbeilles. Plantes Artificielles.

No 250 RUE ST-DENIS

Vis-à-vis le Jardin de l'Enfance. MONTREAL

Spécialité : Tributs Floraux funéraires

“ DIOZO ”

Le merveilleux désinfectant proprement mi en petites boîtes magnifiques d'aluminium, qui contient une matière antiseptique connu pour être le désinfectant et le destructeur de mauvaises odeurs le plus puissant sur terre, d'une odeur toujours agréable et détruisant les germes des maladies microbiennes, prévient la contagion, chasse les mites de vos gardes robes, chasse les canerelas, la vermine et les souris, etc, etc. Vendeuses et vendeurs demandés pour Montréal et toutes les autres villes du Canada.

Echantillons envoyés sur réception de \$1.25

S'adresser à

N. PAQUETTE, Agent général,

1800 Ontario Est

Montreal



BELLES IMAGES SAINTES



20 pour 10 cts

J. V. CELINAS & CO.

DEPT. 184
MANCHESTER, N. H.

N'oublions pas que tous les Canadiens ont le devoir d'encourager la littérature nationale et que c'est être patriote que de déboursier quelques dollars par an dans ce but. La Librairie Nationale, Casimir Hébert, 200 rue Saint-Denis, Montréal, est la seule librairie au Canada s'occupant exclusivement des œuvres du terroir. Elle mérite l'encouragement de tous et compte que ces efforts pour la diffusion des œuvres canadiennes trouveront un écho dans votre cœur et que votre patriotisme se traduira par une commande. Demander un catalogue. LIBRAIRIE NATIONALE, CASIMIR HÉBERT, directeur, 200 RUE ST-DENIS, Montréal.

Librairie Nationale Vient de paraître :

78a rue ST-DENIS

Coin Lagauchetière, MONTREAL

Casimir Hébert,

Libraire Expert, Éditeur,
Commissionnaire

DOUCET (Louis-Joseph). — "La Chanson du Passant". — Poesies canadiennes. 1 vol. in-8 de 112 pp. Prix: 0.60, franco par la poste: 0.67.

C'est le premier volume publié par la Librairie Nationale et voici l'appréciation qu'en fait un poète déjà connu :

"Dès son premier livre de vers, M. Louis-Joseph Doucet se révèle un des meilleurs poètes de chez nous. "La Chanson du Passant", est une page d'art franchement originale ajoutée à la jeune littérature canadienne."

(ALBERT FERLAND de l'Ecole littéraire de Montréal.)

Théâtre National

M. P. CAZENEUVE, directeur

Coin des rues Ste. Catherine et Beaudry Tel. Bell Est 173 Marchands 520

SEMAINE du 8 MARS

"Le lion et la souris"

Les jours de fête, matinées, mêmes prix qu'aux soirées.

L'AME SOLITAIRE

Poesie par ALBERT LOZEAU

Charmant volume, édition de luxe imprimé à Paris:

- 1 volume 7 1-2 par 5, broché.....88c.
- " demi relieure chagrin.....\$1.35
- Pleine relieure, veau souple, rouge,
 tranche rouge.....1.40
- Demi relieure, morceau
- Demi relieure, marocain poli, avec coins tranche
 dorée.....2.10
- Demi relieure, amateur chagrin, avec coins,
 tranche dorée.....1.85
- Pleine relieure, chagrin, 1er choix,
 tranche dorée.....2.90

Librairie Beauchemin

(A responsabilité Limitée)

256, rue St. Paul, Montréal.



Nos dents sont très belles naturelles, garanties. INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN (incorporé), 162 rue St.-Denis, Montréal.

GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette,

Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialités de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVES STORE

431, RUE STE-CATHERINE Ouest
PHONE UP 1068

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal

DE LA GARDE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, a9.00 a. m., a7.45 p. m.
TORONTO, CHICAGO, b8.45 a. m. a10.00 p. m.
OTTAWA, b8.35 a. m., c8.55 a. m., b4.00
 p. m., a9.50 p. m., a10.15 p. m.
SHERBROOKE, b8.25 a. m., b4.30 p. m. d7.25 p. m.
HALIFAX, ST-JOHN, N.-B., d7.25 p. m.
ST-PAUL, MINNEAPOLIS, a9.50 p. m.
WINNIPEG, VANCOUVER, a10.15 p. m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, b9.00 a. m. à 2 p. m. à11.30 p. m.
TROIS-RIVIERES, a9.00 a. m., a 2.00 p. m., b5.10 p. m.
 a 11.30 p. m.
SHAWINIGAN, FALLS: b2.00 p. m.
OTTAWA, b8.30 a. m., b5.45 p. m.
JOLIETTE, b8.20 a. m., B9.00 a. m. b5.00 p. m.
ST-GABRIEL, b9.00 a. m., b5.00 p. m.
STE-AGATHE, b8.45 a. m., c9.15 a. m. (1) 1.30 p. m.
 b4.00 p. m.
NOMININGUE, R. 8.45 a. m., c9.15 a. m., b4.00 p. m.,
 [a] Quotidien, [b] Quotidien, excepté les dimanches,
 (c) Dimanche seulement, (d) Quotidien excepté le samedi,
 (1) Samedi seulement, (R) Lundi mercredi e samedi.

A. E. Lalonde, agent des passagers pour la ville.
Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin
du Bureau de Poste, Montréal.

BILLETS DE PASSAGE SUR STEAMERS.

Synopsis des Réglements concernant les Homestead du Nord-Ouest Canadien

Toute section de nombre pair des terrains de la Puissance au Manitoba, ou des Provinces du Nord-Ouest; excepté les lots 8 et 26; non réservés; pourra être prise comme homestead par toute personne se trouvant le seul chef d'une famille, ou par tout individu mâle de plus de dix huit ans sur un espace d'un quart de section de 160 acres; plus au moins.

La demande d'entrée pour homestead doit être faite personnellement au bureau de l'agent local ou du sous-agent. Néanmoins, une entrée par procuration peut être faite dans certaines conditions par le père, mère, fils fille frère ou sœur du futur colon.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des système ci-dessous:

(1) Une résidence de six mois ou moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le même colon a feu et lieu sur la terre qu'il possède d'une étendue de pas moins de 80 acres dans les environs de son homestead, les conditions de cet acte, quant à la résidence, pourront être remplies par le fait de résider sur le dit terrain. Un co-propriétaire en terrain ne sera pas tenu à cette formalité.

(3) Si le père—ou la mère si le père est décédé—de toute personne, qui est illégitime pour faire l'entrée d'un homestead d'après la teneur de cet acte, demeure sur une ferme d'une étendue de pas moins de 80 acres dans le voisinage du terrain entré pour la dite personne comme homestead, les conditions de cet acte quant au lieu de résidence, avant d'obtenir la patente, pourront être remplies par le fait que cette personne habitera avec le père ou la mère.

4 Le mot "voisinage" des deux précédents paragraphes, veut dire pas plus de neuf milles en ligne directe, exclusivement des largeurs allouées au routes croissantes dans l'arpentage.

(5) Un propriétaire d'homestead, désireux de remplir ses devoirs de résident en concordance avec les articles ci-dessus pendant qu'il habite avec des parents sur une ferme lui appartenant; devra notifier l'Agent du District de cette intention.

Avant de demander des lettres patentes, le colon devra donner avis de six mois, en écrivant au Commissaire des Terres du Dominion, à Ottawa, de son intention de ce faire.

W. W. CORRY

Sous-ministre de l'Intérieur.

N.B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

Pourquoi devient-on Tuberculeux?

Parce qu'on ne tient pas compte d'un rhume de cerveau.

Parce qu'on néglige un rhume de poitrine.

Parce qu'on ne soigne pas une bronchite.

Parce qu'on ne sait pas préserver, aseptiser, antiseptiser les voies respiratoires.

Parce qu'on ne connaît pas ou qu'on n'emploie pas les

CAPSULES CRESOBENE

Avec les CAPSULES CRESOBENE on empêche les rhumes de cerveau de tomber dans la poitrine. On calme la toux de la grippe ou de la bronchite, dont on cicatrise les lésions, terrains propices aux bacilles. On donne de la respiration aux asthmatiques, aux emphysemateux. On préserve les voies respiratoires de l'invasion microbienne en aseptisant l'arbre aérien jusque dans ses ramifications les plus intimes.

Les CAPSULES CRESOBENE possèdent une efficacité prodigieuse et opèrent des guérisons merveilleuses.

Que de temps gagné! Que d'ennuis supprimés! Que de catastrophes évitées! Par l'emploi de ce merveilleux produit.

En vente dans toutes les pharmacies Prix, 50c. le flacon.

Dépôt général: Pharmacie Décar, coin des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis, Montréal. (No. 2)

Ecoles du soir

Les écoles gratuites du soir, sous le contrôle du gouvernement, sont ouvertes, à Montréal et à Québec, du premier octobre au premier mars, chaque année.

On y enseigne le FRANÇAIS, L'ANGLAIS, le CALCUL, L'ECRITURE et la COMPTABILITE.

MONTREAL et BANLIEUE

Les écoles sont sous la direction de M. J. H. BERGERON, 119 rue Mentana.

QUEBEC

Les écoles sont sous la direction de M. l'abbé Th. G. Rouleau, Principal de l'Ecole Normale Laval.



LA GENE

Le secret de rire toujours, aussi le moyen de se débarrasser de la gêne, sous quelque forme que ce soit, chez les deux sexes, jeunes ou vieux, de cette gêne qui rend esclave quelquefois, ridicule toujours et vous empêche d'occuper la place que vous

méritez en ce monde. Détails complets envoyés gratis sur réception d'un timbre de 2 cents.

Adressez :

THE DOMINION AGENCY

Dept. 3

107 St. Jacques, Montréal, Qué.

Traitement efficace

des Corps, Oignons; Ongles Incarnés, Transpiration Etc., Etc.,

Mme. E. RATELLE, Spécialiste,

Successeur du célèbre Professeur E. RATELLE
Maison établie depuis 47 ans.

163 RUE ST. DENIS, Montréal.

Tél. Bell, E. 5345

FLEURS FRAICHES

Reçues tous les jours chez :

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Théâtres

409, Rue Ste-Catherine Est

Tout ouvrages exécuté à prix modéré.

Tel. Bell Est 1949

SPECIALISTE DIPLOMEE

Pour

Massages de tous genres

Traitement du Guir Chevelu,
Massage de la Figure et du Corps.

Résultat Immédiat satisfaisant GARANTI

Sur demande, nous traitons nos patients à domicile.

Madame A. L. BLATCH,

SPECIALISTE

902 AVENUE ESPLANADE ANNEXE

Près rue Fairmount

MILE END

CIGARETTES



SWEET CAPORAL

Il s'en vend plus que
toutes les autres
marques réunies.

FOURRURES



Hâtez-vous si vous voulez bénéficier de l'escompte spécial que nous continuerons de donner pour quelques jours encore sur toutes nos marchandises. Nous offrons entre autres

Manteaux rat musqué dans les derniers styles à ce très bas prix.

Manteaux Near Seal depuis... \$22 50
Haute qualité de Manteaux doublés et garnis de fourrure... \$45,00
Manteaux Pony de Russie depuis... \$35.00
Cravates et Manchons Near Seal, le set... \$10.00
Cravates et Manchons en écureuil, le set... \$15.00 et plus

O. NORMANDIN,

GROS ET DETAIL

350 BOULEVARD ST-LAURENT,